Ste Marie

SAINTE-MARIE LYON
SAINT-PAUL
MADE iN
LA SOLITUDE
LA VERPILLIÈRE

117

sommaire

REFERENCE | REFLEXIONS

12

LE THÉÂTRE TIENT PAROLE
Olivier PY

16

EN QUOI PEUT-ON DIRE D'UNE ÉCOLE QU'ELLE EST CHRÉTIENNE ?
François-Xavier BELLAMY
Conférence de la journée pédagogique

RE FLEXI ONS

LES YEUX FERTI LES

32

À LA PLIURE DU VISIBLE ET DE L'INVISIBLE

Patrick HUET

À propos de deux tableaux de Philippe de Champaigne

COLLEGE

48

CINÉ-CLUB
EYES WIDE SHUT
BLOW OUT

64

TRAVAUX D'ÉLÈVES
ARTS PLASTIQUES
TEXTES

72

VOYAGES
ROME
FREIBURG

SORTIES

78

LES BONS SAMARITAINS
RÉSULTATS SPORTIFS

IN MEMORIAM

86

ANTOINE FOURNEL

88

ROBERT FAYOLLE

NOUVELLES

89

LYON

95

LA VERPILLIÈRE

103

CARNET

Félix est professeur. Il craint d'ennuyer ses élèves. Le ministre, qui ne veut pas passer pour sinistre, ne lui a-t-il pas dit que les enfants étaient tristes à l'école du fait des cours magistraux et des cuistres savants ? Félix cherche donc des trucs pour divertir son public, pour animer les apprenants. L'Etat fournit d'ailleurs à ses « agents » des « outils » pour « gérer sa classe[1] » : des logiciels pour embellir les programmes, des scénarios pour faire parler les enfants sans les interrompre, des activités pour faire de la différenciation pédagogique. Il n'a presque plus rien à faire qu'à constater la joie promise !

Laetitia est maman d'un garçon qui a choisi de faire du latin et à qui son professeur demande d'apprendre des déclinaisons : devant le directeur, elle s'étonne qu'on continue, au vingt-et-unième siècle, à rendre austère « toute cette antiquité » au lieu de motiver les élèves par de la civilisation et « toute cette sagesse ancienne ». Elle en a autant à dire à l'égard du professeur de mathématiques obsédé par les bases de calcul, des professeurs de langues qui font apprendre des listes de vocabulaire…Elle demande si on ne peut pas s'inspirer de ces pays du Nord où les écoles regorgent d'enfants épanouis, ravis… et ruisselants.

Pardonnez-moi ces deux *caractères,* à la manière de La Bruyère, et cette satire où certains verront réapparaître une morale austère. La question est : a-t-on raison à l'école de condamner le sérieux et de vouloir tout prendre en riant ?

On a déconsidéré le sérieux en abusant de la malice : et j'utilise à dessein le « on » pour dire que c'est un peu tout le monde, un peu par lâcheté, un peu sans se rendre compte de ce qu'on perdait et sans savoir si on allait y gagner quelque chose. Pour faire le malin, on est volontiers ironique, on relativise l'intérêt de la discipline, on voit des kapos derrière tous les chefs qui veulent du silence et de l'ordre dans les rangs. Tous les éducateurs et les surveillants scolaires de France utilisaient le sifflet pour se faire entendre naguère ; la plupart y ont renoncé par crainte d'être traités de flic.

On croit par là poursuivre 1793 ou encore les révolutions communistes et se libérer de tous les pouvoirs et de toutes les hiérarchies ; mais ce que la violence de l'échafaud ou du goulag n'a pas réussi (car qui peut sérieusement penser désormais que Saint-Just ou Staline n'avaient ni pouvoir ni supériorité hiérarchique ?) s'accomplit peut-être sous nos yeux par une barbarie invisible car plus douce, ne venant pas de l'État mais de la tyrannie de l'individualisme contemporain. Quelle barbarie ? Celle du négligé sympathique, de la dérision qui passe pour intelligence, du refus de l'élitisme comme cache-misère de la baisse de niveau.

Exagération ? L'école n'est pas atteinte par cette lame de fond qui touche par ailleurs toute la société ? Alors pourquoi vouloir interdire les notes ? Pourquoi supprimer les savoirs pour les remplacer par des compétences ? Pourquoi demander aux

professeurs d'abandonner ce qu'ils ont appris à l'université et de se contenter de recueillir avec bienveillance ce que les élèves, eux, ont à leur apprendre[2]. Pourquoi l'Éducation nationale refuse-t-elle la hiérarchie des disciplines, les disparités de niveau et d'intérêt des élèves pour les disciplines abstraites, le redoublement ?

La condamnation du sérieux, à travers la condamnation de la hiérarchie, de la transmission, de l'héritage, passe depuis des années inaperçue car elle est camouflée par un impératif de joie, de bienveillance souriante[3]. Celui qui s'avise de défendre ce sérieux passe inéluctablement pour réactionnaire, nostalgique et d'extrême droite. La gauche a oublié qu'elle avait promu pendant des décennies la figure de l'instituteur exigeant, du janséniste « hussard de la république ».

Et, dans le même temps, tout le monde déplore la montée de la violence dans l'école, la perte de l'autorité. Certains jusqu'au-boutistes continuent pourtant d'affirmer que c'est parce qu'on n'est pas allé encore assez loin dans la disparition de cette violence qu'est l'institution scolaire ; ils souhaitent soit sa disparition dans le sillage d'Ivan Illitch[4], soit sa transformation en foyer éducatif où aucune culture ne vient opérer une distinction qui se traduit par une souffrance. Et nous de siffloter avec les Pink-Floyd :

We don't need no education
We don't need no thought control
No dark sarcasm in the classroom
Teachers leave them kids alone

Et de chanter avec Renaud[5] :

Maman quand j's'rai grand.
J'voudrais pas être étudiant

Alors tu s'ras un moins que rien
Ah oui ça je veux bien
[…]
Étudiant en que dalle
Tu glandes dans les facultés
T'as jamais lu L'Capital
Mais y'a longtemps qu'tas pigé
Qu'y faut jamais travailler
Et jamais marcher au pas
Qu'leur culture nous fait gerber
Qu'on veut pas finir loufiats
Au service de cet État
De cette société ruinée
Qu'des étudiants respectables
Espère un jour diriger
En traînant dans leurs cartables
La connerie de leurs aînés

Le double sens du mot discipline nous trouble et nous l'assimilons, malgré nous, à ce fouet de cordes nouées dont se flagellaient certains religieux par mortification. Que la discipline, cette explication du monde par la lorgnette du biologiste, du grammairien ou de quelque autre spécialiste, passe par une discipline, c'est-à-dire un ensemble de règles, ne paraît plus démocratique, mais aristocratique, réservé aux *aristoï*, les meilleurs. Donc c'est une violence inacceptable dans une société du plaisir, de l'immédiateté, de l'exigence économique que de proposer d'enfermer des jeunes plusieurs années dans des lieux où la triade est plutôt : sérieux, patience et gratuité.

Mais ce que les parents découvrent dès la naissance de leur enfant, à savoir qu'aider un enfant à renoncer à un plaisir immédiat lui permet, en se structurant, d'accéder à un plaisir plus grand et dont il n'aura pas honte, l'institution scolaire le poursuit jusqu'à ce qu'il atteigne l'âge adulte. A la maison on ne mange pas à toutes les heures, on se lève le matin et on se couche le soir, on range ses affaires et on ne s'approprie pas celles de ses frères et soeurs…Ce n'est pas drôle ! Mais sinon c'est l'enfer. À l'école on arrive à l'heure, il y a des devoirs, des sanctions, le silence est de rigueur, et l'obéissance au professeur est la condition de l'écoute comme le respect des consignes celle de la compréhension. Ce n'est pas toujours drôle non plus : « que les jeux soient une concession que l'on fait à cet âge remuant ; mais qu'aussi l'enfant le sache bien ; et que la leçon contraste avec le jeu ; car l'enfant n'est pas sérieux longtemps ; mais quand il est sérieux, il l'est bien ; il n'a aucune frivolité. Il faut respecter ce sérieux de l'enfant ; c'est tout l'avenir humain[6] »

Le charisme de l'enseignant, la force émancipatrice du savoir et les règles de l'institution sont au fond plus respectables par un enfant que toutes les tentatives de séductions par le jeu ou la décontraction.

Il ne faudrait pas aimer les hommes pour leur être d'un réel secours. […] *Surtout ne pas entièrement leur supprimer ces sentiers pénibles, à l'effort desquels succède l'évidence de la vérité à travers pleurs et fruits*[7].

● **Marc BOUCHACOURT**

NOTES

[1.] Remarquons l'invasion du vocabulaire économique dans les instructions de l'Éducation nationale.

[2.] Dans *La Pluie d'été*, Marguerite Duras imagine un enfant qui refuse d'aller à l'école. Pourquoi ? « Parce qu'à l'école, on apprend des choses que je ne sais pas » dit Ernesto, son personnage emblématique du monde contemporain.

[3.] Le film de Peter Weir, *Le Cercle des poètes disparus* oppose l'ancien professeur triste et à manches lustrées au jeune professeur espiègle et déchirant les livres. Personne n'osera s'identifier au premier ni le défendre… alors que c'est le second qui est mortifère.

[4.] Il publie en 1971 un livre critique sur la société industrielle *Deschooling society*, traduit en français sous le titre *Une société sans école*. L'album *The wall,* des Pink Floyd est postérieur et date de 1978 !

[5.] *Etudiant poil aux dents*, paroles et musique de Renaud Séchan, in album *Le retour de Gérard Lambert*, 1981.

[6.] Les *Propos* d'Alain, tome 1, page 109, édition NRF de 1920.

[7.] René Char, *Feuillets d'Hypnos,* 135, La Pléiade, p. 207.

LE THÉÂTRE TIENT PAROLE

EN QUOI PEUT-ON DIRE D'UNE ÉCOLE QU'ELLE EST CHRÉTIENNE ?

À LA PLIURE DU VISIBLE ET DE L'INVISIBLE

réflexions

LE THÉÂTRE TIENT PAROLE

Dans cette rubrique Sainte-Marie Lyon *propose à votre réflexion un texte ayant trait à la conduite scolaire.*

[...] La parole n'est pas nécessairement autre chose qu'un outil. Ce qui apparaît sur scène, c'est le langage non pas comme outil de la communication triviale, mais comme essence de l'humanité. C'est si simple qu'on ne le voit jamais sans les conventions de la scène. Notre rapport à la parole est changé et nous comprenons alors que c'est nous qui sortons de sa bouche, et non pas elle qui sort de notre bouche. Ce que j'appelle un destin n'est pas autre chose que l'accueil de la parole parlante. L'éternité c'est les mots. Les mots ne sont pas des billets de banque avec lesquels on achète le rapport au monde. Ils sont le monde. Ils donnent au monde sa lisibilité, ils font de la matière un monde, du néant un infini, de la mort une force. Certains n'ont jamais rencontré la parole, n'ont jamais éprouvé la force de la parole. Le monde héroïque de la tragédie classique n'est pas celui de héros qui dompteraient les dieux et la causalité. Il est celui d'hommes qui, dans les situations extrêmes où le destin échappe, formulent la catastrophe et se créent un destin par-delà le mutisme des preuves, une vérité parlante.

Nous sommes peut-être allés trop loin en ne cherchant que nous-mêmes. Mais les temps que nous vivons ne sont pas tragiques, ils sont d'une essence plus profane et plus pessimiste encore. Les temps que nous vivons sont ennuyeux. L'homme ne croit pas pouvoir y retrouver la parole de la parole et le monde s'est vidé de lui-même. C'est une catastrophe écologique du symbole.

Les civilisations ne sont jamais univoques, elles parlent plusieurs langues. Le plus fréquent est, comme dans le monde arabe, qu'une langue dialectale s'adosse à une langue littéraire. Il y a la langue avec laquelle on achète du pain et la langue avec laquelle on parle des étoiles. Le latin et le français ont vécu côte à côte, le terme de langue morte est inadéquat. Le latin était une langue vivante dans la pensée des Européens. Cette différence entre une langue dialectale qui sert les besoins de la communication et une langue littéraire qui est destinée à atteindre l'indicible est encore vivante dans le français d'aujourd'hui. Mais nous devons imaginer, pour comprendre

dans quelle construction linguistique nous cherchons notre langue intime, que ces deux langues sont, dans le cas très particulier du français, pratiquement confondues. Ce qui différencie le dialectal du littéraire, c'est moins une grammaire et un lexique qu'un certain rapport à la langue. Comme c'est difficile à définir ! Comme c'est difficile à percevoir ! Où, quand commence cette langue de l'indicible qui dans l'inquiétude du verbe laisse à l'autre une part d'ouvrage ? Où s'achève cette langue qui, trahissant l'origine sacrée de la langue, n'est plus qu'un code pour posséder et souffrir ?

À vrai dire, c'est la langue vivante qui est, sur le plan spirituel, morte. Et la langue morte qui, héritant de la littérature, vivifie. La langue haute n'est pas forcément solennelle, complexe, savante ou raffinée, elle est simplement plus certaine de pouvoir dire les mots qui sauvent, son oeuvre est d'aider à vivre, son oeuvre est d'apprendre à vivre.

La plupart des enfants de l'ère virtuelle n'ont jamais parlé la langue qui sauve. C'est pour cela qu'ils sont pauvres en destin. La langue haute n'ironise pas, elle trouve dans l'héritage des formulations de quoi dire son horizon historique, de quoi assurer la dignité de sa génération, de quoi continuer l'aventure. Parler cette langue qui parle, sortir de la communication triviale, c'est déjà affirmer un projet héroïque. Mais la parole parlante déserte le monde, la parole parlante est chassée du monde. Comment ne pas croire que le théâtre est un lieu où la jeunesse pourra accéder à la parole parlante, la mettre en résonance avec son corps, l'incarner ? Car cette parole, pour être véritablement parlante, ne peut pas être de papier, elle doit être de chair. Elle doit être réinventée à partir du vécu.

Le théâtre est littérature orale. C'est la littérature orale qui est la visée, la littérature oralisée qui est un outil pour accéder à la parole.

Le théâtre n'est jamais écrit en prose. Sa littérarité exige une scansion, une respiration. Et c'est dans le phénomène poétique que se retrouve, se refonde une parole vivifiante. Il ne s'agit plus d'élégance littéraire. Il s'agit de changer le rapport à l'autre, de réinventer le rapport à l'autre dans la parole. L'altérité de l'autre est dans la parole poétique une révélation. Cette parole est adressée et sans adresse elle redevient du papier. Cette parole adressée est l'exact inverse de la parole télévisuelle qui s'adresse à une masse, à un audimat, et finalement à personne en particulier. L'être qui fait cette expérience accède à la vie de l'esprit, et qui plus est dans un travail collectif, oui, il apprend à vivre. […]

● **Olivier PY**
La parole comme présence à soi et au monde (extrait), leçon inaugurale prononcée, le 4 décembre 2009 au TNP de Villeurbanne, lors du séminaire national « Enseigner le théâtre au collège et au lycée aujourd'hui ».

EN QUOI PEUT-ON DIRE D'UNE ÉCOLE QU'ELLE EST CHRÉTIENNE ?

Conférence donnée lors de la journée pédagogique du 17 décembre 2016 et retranscrite par Xavier Dufour.

La question que vous me proposez est difficile : en quoi peut-on dire d'une école qu'elle est chrétienne ? Je la traiterai avec humilité en tant que jeune collègue oeuvrant dans une autre maison que la vôtre, sans prétendre délivrer des enseignements définitifs. C'est en tout cas l'occasion pour vous comme pour moi de prendre un peu de distance par rapport au sens de notre métier, nous qui sommes bien souvent submergés par le rythme de nos journées.

La question est difficile puisque aujourd'hui l'existence même d'écoles chrétiennes ne va plus de soi. Dans notre pays, il fut un temps où l'Église détenait un quasi-monopole sur l'école. Puis les soubresauts de l'histoire, marqués par la volonté de distanciation par rapport à cette religion particulière qui avait forgé notre mémoire commune, ont engendré des conflits et même une « guerre scolaire », dont les effets sont toujours plus ou moins latents. La question est pourtant décisive dans le cadre de cette « crise de l'école » dont on parle tant à partir des enquête Pisa ou Pirls. On le sait, cette crise éducative est inégalement distribuée : notre

système est presque le plus inégalitaire des pays de l'OCDE. La carrière scolaire d'un élève est largement prévisible à partir de son contexte social.

Si nous éludons cette question, nous favorisons alors une réponse toute faite, savoir que ce qui distingue une école chrétienne, c'est qu'elle est réservée aux familles qui ont les moyens matériels et les codes sociaux pour y inscrire leurs enfants. Une école chrétienne sera alors une école bourgeoise, mieux équipée, plus encadrée que les autres écoles. C'est ce que pensent beaucoup de nos contemporains : pour un de mes collègues du public, l'école privée, c'est une école « privée de pauvres ». Donc il est décisif de savoir ce que nous pouvons proposer en propre, sinon la société nous reprochera de n'être que des lieux de reproduction sociale, triant des enfants sur le volet pour les acheminer vers les meilleures places.

Or, la formulation « En quoi peut-on dire d'une école qu'elle est chrétienne ? » nous oblige à dépasser les catégories administratives – il y aurait d'un côté les écoles publiques, de l'autres les écoles privées rattachées aux directions de

l'enseignement catholique. Il s'agit de penser les choses de l'intérieur de la vie d'un établissement particulier, à partir des contenus de ce qui se vit concrètement dans celui-ci.

Je vais donc essayer de dégager des critères qui permettraient de dire qu'une école est chrétienne : mais ce sera évidemment l'occasion de sentir en toute humilité que cela n'est jamais pleinement réalisé et jamais constitué une fois pour toutes. Nous manquons toujours individuellement et collectivement à ce « caractère propre » ou cet idéal auquel nous voudrions correspondre.

Une école qui vit l'exigence de la charité

La première caractéristique est la plus évidente : une école vraiment chrétienne serait une école qui prend soin de ses élèves, une école où ils sont particulièrement accompagnés, suivis, connus. Dans la conscience commune, le christianisme est d'ailleurs assimilé à la charité, y compris chez les athées. Ainsi, il arrive que certains d'entre eux reprochent aux chrétiens de n'être pas assez charitables et donc de se contredire. Cela montre assez que le christianisme est spontanément associé à cette exigence de charité et c'est sans doute pour lui un succès historique.

Soulignons une remarque importante : caractériser une école chrétienne par l'exigence de charité ne signifie pas qu'une école non confessionnelle ne peut pas assumer cet idéal elle aussi. Et c'est vrai de tous les critères que je déclinerai par la suite. Si ces critères s'imposent à l'école catholique, ils ne sont pas la propriété des seuls chrétiens et des incroyants peuvent très bien les assumer dans n'importe quel type d'école.

S'il faut mettre en premier lieu la charité, c'est pour trois raisons.

D'abord parce que le Christ lui-même le dit : « C'est à l'amour que vous aurez les uns pour les autres que l'on vous reconnaîtra pour mes disciples ». La marque d'une personne qui veut vivre sa foi dans le Christ, c'est sa charité. Cela vaut personnellement et aussi collectivement. Cet amour n'est pas sentiment, préférence affective, mais engagement, service actif de l'autre et cela devrait caractériser toute association chrétienne : famille, paroisse, communauté, mouvement...

Cependant cet appel vaut pour l'école d'une manière toute particulière. En effet, celle-ci prend soin spécifiquement des enfants et cet amour pour les plus petits, les plus jeunes, est typique du christianisme : « Laissez venir à moi les petits enfants » dit Jésus. Il est peut-être le premier dans l'histoire des cultures à valoriser ainsi les enfants et les plus faibles. « Ce que vous aurez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait » dit-il aussi. Il y a là une très haute exigence : l'enfant devient la figure même du Christ. Ailleurs celui-ci insiste : « Si quelqu'un doit scandaliser l'un de ces petits qui croient, il serait mieux pour lui de se voir passer autour du cou une de ces meules […] et d'être jeté à la mer » (Mc 9, 42). Le scandale ici désigne le fait de heurter l'autre et de le briser. Cela souligne la vulnérabilité de l'enfant : il fait confiance, sa vie est suspendue à cette confiance et il s'en remet à l'adulte pour la construction de sa conscience. Il est alors infiniment vulnérable et peut être détruit par la parole et le geste des adultes. On devrait reconnaître une école chrétienne à cette attention à la vulnérabilité de l'enfant. Dieu sait que notre Église, notre société, nos écoles ont pu faillir à cette exigence. L'Éducation nationale elle-même, par idéologie, par manque de prudence ou de discernement, est

capable de favoriser le scandale, oubliant l'injonction de Jules Ferry dans sa lettre aux instituteurs : « Demandez-vous si un père de famille, je dis un seul, présent à votre classe et vous écoutant, pourrait de bonne foi refuser son assentiment à ce qu'il vous entendrait dire. Si oui, abstenez-vous de le dire[1]».

Nous devons entretenir une conscience aiguë de la vulnérabilité de l'enfant et cela nous oblige à chaque instant, dans notre manière de lui parler, de le regarder, de le corriger ou de lui signifier ses progrès. Comme le dit Simone Weil, « élever un être, c'est d'abord l'élever à ses propres yeux ».

Enfin, il y a une raison plus fondamentale encore car le Christ dit : « Ce que vous aurez fait au plus petit des miens, c'est à moi que vous l'aurez fait » et cela renvoie à une anthropologie absolument inédite dans l'histoire des civilisations : l'homme est « image de Dieu ». Cet homme, cet enfant à aimer, est image fidèle de Dieu : il faudrait reconnaître en l'enfant le Christ lui-même et les conséquences sont pour nous insondables car c'est reconnaître en chaque enfant une valeur infinie. Historiquement, le christianisme inaugure par cette anthropologie une société déterminée par des relations absolument nouvelles et, par conséquent, une conception de l'école elle-même radicalement neuve. De cette idée que tout homme porte l'image de Dieu, découlent trois conséquences :

- Une école authentiquement chrétienne a pour centre et finalité exclusive l'élève lui-même. C'est lui qu'il faut servir et c'est ce qui a fait la singularité de l'école chrétienne parmi les autres formes scolaires présentes dans les civilisations. L'Église s'est certes greffée sur les écoles latines qui l'ont précédée, mais elle les a transformées : l'école romaine n'avait qu'un but, former les cadres de l'Empire romain afin de perpétuer la *pax romana*. Dès le départ, entre le IIIe et

[1] "Lettre aux instituteurs", 1883.

le Ve siècles, l'Église a modifié cette finalité. En renonçant à ne vouloir former que les cadres dont elle avait besoin, elle choisit d'enseigner et d'éduquer des enfants qui ne lui seront pas utiles en tant que tels. Ainsi les monastères accueillent des enfants qui ne seront pas voués à devenir moines ou clercs. L'école change de sens, elle vise à aider des enfants à développer leurs virtualités afin d'accomplir leur propre nature. Ce qui fonde cet engagement, rappelons-le, c'est que l'école chrétienne considère chaque enfant comme image de Dieu, icône de l'Éternel. Ce regard devrait inspirer et transfigurer tout notre agir d'enseignants aujourd'hui.

Dans le débat contemporain, cette finalité de l'éducation est confuse, rabattue sur des objectifs utilitaires : préparer des bons citoyens, des bons salariés, pour servir la société, l'économie, l'intégration sociale…Il s'agit de servir des buts pragmatiques. « Il faut mettre le système éducatif au service de l'économie » disait le Président de la République. Tout le spectre politique et même toute la société, familles, parents, sont obsédés par ce souci pragmatique et matérialiste d'ajuster l'enfant aux mécanismes économiques. Récemment, sur un plateau de télévision, mon contradicteur disait que le but de l'école, c'est que l'on dépose de plus en plus de brevets, que l'on crée de plus en plus de richesse. Comme membres d'établissements marqués par le christianisme, nous avons à témoigner que, en effet, l'élève est « au centre du système scolaire » pourvu que la finalité de l'éducation soit bien le déploiement de sa personne intégrale. Mais reconnaissons que, même dans nos établissements catholiques, nous sommes souvent conditionnés par cette angoisse sociale, ce conformisme économique, et que nous perdons de vue le souci d'une culture authentique qui vise à ce plein déploiement.

- Si nous disons que l'éducation sert en l'enfant l'image de Dieu, nous affirmons une continuité, une cohérence entre les dimensions naturelle et surnaturelle de l'éducation. Pour le dire autrement, tout ce qui sert l'humanité de l'élève sert ce qu'il y a en lui de divin. L'accomplissement de son intelligence, de sa sensibilité, de son corps - car tout cela est image de Dieu - sert en lui la vie divine, la vie spirituelle. Cela fonde l'unité de l'éducation chrétienne et cela s'oppose à un partage des tâches qui séparerait les personnes responsables de la formation intellectuelle (les professeurs), les personnes responsables de la vie spirituelle (responsables de pastorale) et celles responsables de la vie du corps (infirmière, personnel de service…). Au-delà de la nécessaire variété des fonctions, il faut nourrir cette conscience commune qui fait que d'une certaine façon chacun est responsable de l'enfant dans toute sa personne. Bien sûr, cet idéal ne concerne pas les seuls chrétiens. Mais dans une école chrétienne, cette cohérence est redoublée par l'assurance de servir en l'enfant le Christ lui-même qui s'incarne d'une façon nouvelle dans cet enfant qui grandit.

- Enfin l'on peut dire que cette image de Dieu en l'enfant n'est jamais définitivement acquise ni totalement accomplie. L'homme dans sa liberté est capable de défaire, de brouiller cette image. La théologie chrétienne parle de péché, désignant l'oubli que l'on est fait à l'image de Dieu. En refusant la ressemblance, l'homme peut défigurer cette image qu'il porte et le drame est qu'en refusant le divin en lui, il refuse du même coup ce qui est le plus humain. Car pour un chrétien, c'est tout un et nous savons bien que nous sommes tous capables d'être inhumains. Donc cela signifie que cette image n'a rien d'immédiat.

Dans cette première partie, ce que nous avons dit sur l'enfant image du Christ et sur les enjeux de l'attention portée à un enfant vaut pour tous les lieux d'éducation inspirés par la foi chrétienne : la famille, les mouvements, la catéchèse, les soignants, etc. Mais concernant l'école chrétienne, il y a quelque chose de plus. Il y a qu'une école chrétienne est d'abord…une école ! Il y a ce caractère propre de la transmission que je voudrais donc approfondir dans une deuxième partie.

Une école qui honore les médiations de la culture

L'idée que je veux ici développer est que l'école chrétienne devrait se caractériser par le sens de la médiation, dans une société qui l'a largement perdu. Aucun homme n'est immédiatement configuré dans cette image de Dieu qu'il porte, aucun homme n'est immédiatement humain. Cet inachèvement est même le propre de la condition humaine. L'homme a pour propriété de n'être pas immédiatement lui-même, il n'est pas un être d'immédiateté, mais un être qui se construit par des médiations. Or il me semble que dans nos débats sur l'école, c'est ce que nous avons perdu de vue.

Ce caractère fondateur des médiations est ce qui nous distingue ainsi le plus de l'animal. Schématiquement, l'animal est par nature un être d'immédiateté : ainsi les tortues de mer, lorsqu'elles naissent dans le sable, se précipitent instantanément et sans hésiter vers la mer afin d'échapper aux oiseaux de proie. Or pourquoi ne choisissent-elles pas une autre option ou une autre direction ? Comment les abeilles réussissent-elles à faire des ruches sans avoir jamais étudié

l'architecture ? Les araignées des toiles sans avoir fréquenté une école d'ingénieur ? Tout chez l'animal est immédiat et cette immédiateté est fascinante. Bien sûr, son corollaire est l'absence de distance entre l'animal et sa nature, son espèce. On ne verra jamais une abeille architecte proposer une ruche en gratte-ciel ou une abeille marxiste déclencher une révolution pour couper la tête de la reine ! L'animal n'a pas besoin d'apprendre, il porte en lui la totalité des compétences de son espèce, sur le mode immédiat de l'instinct.

Le petit d'homme porte certes une part d'instinct qui le fait pleurer pour avoir à manger et ingurgiter ce qu'on lui donne. Mais cette part est très minime par rapport à la masse de connaissances pratiques et théoriques qu'il lui faut laborieusement acquérir. Le seul apprentissage de la marche chez l'enfant doit attendre plus d'un an alors que pour un bouquetin il faut un seul jour ! Plus profondément, nous passons toute notre vie à discerner le sens de notre existence et à l'accomplir tant bien que mal alors que l'animal coïncide pleinement et immédiatement avec ce qu'il doit être. C'est la grande fragilité, mais aussi la noblesse de notre race qu'il nous faut sans cesse interroger notre existence à travers des médiations. Et cette fragilité est encore plus évidente dans l'enfance, ce début de l'existence qui impose de recevoir des autres ce par quoi nous deviendrons nous-mêmes : c'est ce qu'on appelle la culture, c'est-à-dire tout ce qui se transmet.

D'un côté, ce que peut un enfant est immense : accéder au langage, développer une intelligence de plus en plus vive, une sensibilité unique, et bientôt agir sur le monde, entrer dans des relations nouvelles et peut-être même avec Dieu…Mais tout cela serait impossible sans la médiation des

éducateurs qui lui transmettent tous les trésors de la culture. Ce ne sont pas les parents qui produisent la faculté de parler en l'enfant, mais sans la parole, sans les mots de nos parents, nous n'aurions jamais parlé. Rien n'est immédiatement naturel en nous, tout ce qu'il y a de naturel s'accomplit par la médiation de la culture. Chaque parole, chaque pensée exprime une dette à l'égard des générations qui nous ont précédés. Nous avons besoin des mots préexistants pour parler, penser et même pour voir le monde ! Enseignants, nous savons bien qu'un vocabulaire plus riche permet une meilleure appréhension du monde. Chaque discipline est marquée par un vocabulaire particulier. Ainsi, le chirurgien de la main qui a appris à distinguer et à nommer des dizaines de parties de cette main, voit des choses que je ne vois pas ! Voilà ce que permet une culture médiatrice : accomplir en nous ce qu'il y a de plus naturel.

Par exemple, quel est l'enjeu de l'enseignement des langues étrangères ? On répète que c'est la maîtrise d'un outil indispensable pour intégrer la vie professionnelle, économique et mondialisée, trahissant par là l'obsession pragmatique qui ronge notre école. C'est ainsi que la philosophie apparaît, compte-tenu de sa contribution au P.I.B, comme le savoir inutile par excellence. Nous-mêmes, nous nous surprenons, comme l'Éducation nationale avec ses « savoir-faire » et « compétences », à motiver nos élèves et nos enfants en leur faisant miroiter l'utilité sociale des études. Gigantesque hypocrisie puisque nous savons bien que la plupart de ces connaissances seront en tant que telles inutiles à la vie professionnelle ! Mais apprendre une langue vivante a une fonction bien plus profonde : cela touche notre être puisque

c'est dans la langue que nous apprenons le monde. Ainsi, nous complétons notre regard par l'enrichissement qu'apporte une autre langue, parce que celle-ci voit d'autres choses. Il en va de même pour les langues anciennes, comme le grec qui emploie trois mots différents pour désigner ce que nous appelons « amour ». Connaître cela nous permet de mieux nous comprendre nous-mêmes dans nos sentiments, nos attachements. Ce que nous transmettons à nos élèves, c'est l'ensemble des conditions pour devenir ce qu'ils sont appelés à être, c'est-à-dire vraiment humains.

Tout cela concerne évidemment n'importe quelle école, mais une école chrétienne se trouve dans une situation privilégiée car, pour elle, ce que chaque enfant doit déployer en lui, c'est cette image de Dieu qui est à la fois donnée mais jamais totalement réalisée. Être pleinement humain suppose de recevoir des autres ce par quoi nous devenons nous-mêmes. Or, croyants ou non, nous sommes marqués par la singularité unique du message chrétien. Cette singularité, c'est que le Christ est précisément la figure même de toute médiation. Le propre du christianisme, c'est que nous avons accès à Dieu par une médiation, à savoir l'incarnation du Christ et le salut que donne le Christ. Ici se rejoignent l'expérience la plus ordinaire de l'existence humaine (nous grandissons en humanité par des médiations) et la révélation chrétienne (Dieu se dévoile dans des médiations et de manière plénière par le Christ).

Dans la patristique chrétienne, il y a cette intuition que si les hommes n'avaient pas connu la faute originelle, le Christ se serait quand même incarné pour révéler aux hommes ce qu'est l'être humain accompli. Parce qu'il est vrai Dieu et vrai homme, il nous introduit à ce qu'est Dieu d'une part, mais aussi à ce qu'est l'homme pleinement humain.

Le christianisme est la religion de la médiation et cela peut inspirer une communauté éducative inspirée par la foi, même pour les non-croyants. En effet, le christianisme éclaire et fonde cette expérience essentielle de la médiation qui fait l'aventure de tout enseignement, de toute transmission et de toute culture.

Une école de la vérité dans toutes ses dimensions

Une école authentiquement chrétienne devrait vivre la transmission de la culture sous toutes ses formes, en particulier celle de la culture religieuse. Nous souffrons de l'interdit positiviste qui réduit la connaissance à sa modalité scientifique et discrédite toute autre forme de savoir. Auguste Comte (1798 - 1857) le fondateur du positivisme, en pleine ivresse du progrès scientifique, a opposé le savoir scientifique aux formes primitives que sont la croyance religieuse et la métaphysique. Ces formes étaient des étapes dans le développement de l'humanité, mais avec l'avènement des sciences physiques et bientôt d'une « physique sociale », on pourra s'affranchir même de la philosophie au seul profit des « sciences positives ». Nous sommes profondément marqués par le positivisme et par une forme de laïcité qui tient les religions pour des archaïsmes. Nos gouvernants sont dès lors démunis devant le « retour du religieux » qu'ils ne peuvent pas comprendre ni interroger.

Dans ce contexte, une école vraiment chrétienne devrait témoigner d'une vision plus large de la rationalité. Elle devrait donner à comprendre que l'exigence la plus complète de la raison consiste à comprendre que la raison ne peut pas

tout. Il n'y a rien là qui humilie la raison. Il faut être rationnel, il faut être scientifique, mais l'être jusqu'au bout. Nous verrons alors clairement la grandeur et la relativité de l'approche scientifique du monde. Nos élèves sont encore positivistes : « Pourquoi parler de création puisque nous connaissons le Big Bang ? » demandent-ils. C'est la confusion positiviste. Car quand bien même la théorie du Big Bang (que l'on doit d'ailleurs à un prêtre, Georges Lemaître) serait définitivement avérée, et que l'univers dériverait d'une déflagration d'énergie, la question métaphysique n'aurait pas changé d'un iota : pourquoi y a-t-il quelque chose (qu'on l'appelle énergie ou particule…) plutôt que rien ? A cette question, la science, si elle est loyale, ne peut prétendre apporter de réponse. De même, quand il serait avéré que l'homme dérive intégralement de l'animal, la question anthropologique demeurerait intacte : pourquoi l'homme est-il une conscience ? Qu'est-ce qui fonde sa liberté ?

Une école vraiment chrétienne devrait être une école où la raison est sollicitée dans sa plus grande extension et appelée à aller jusqu'au bout d'elle-même. Pascal nous dit que « la dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la dépassent. Elle n'est que faible si elle ne va jusque là ». En disant cela, cet immense savant, se moque des soi-disant « esprits forts » de son temps en leur montrant qu'ils sont en fait des esprits faibles : ils ne voient pas que la raison poussée à son terme débouche sur le mystère et appelle le « saut de la foi », c'est-à-dire l'engagement dans un acte de croyance (comme l'est l'athéisme d'ailleurs, l'important est d'en avoir conscience). L'école catholique devrait multiplier les moyens pour se poser ces questions avec toute l'exigence de la rationalité. Sinon la

croyance devient pathologique. Le divorce entre foi et raison a des conséquences terribles car il abandonne l'inquiétude métaphysique, la question du sens de la vie, à la déraison, à l'expérience de la folie. Contre ce positivisme qui favorise et nourrit paradoxalement l'intégrisme, l'école catholique doit répondre en honorant toute la raison, scientifique, philosophique, théologique. C'est l'enjeu de la culture religieuse que de donner à connaître la tradition chrétienne d'une part, mais aussi les autres traditions religieuses. Nous devrions être témoins de cette transmission, pas seulement historique, voire muséographique, car elle est l'occasion de porter attention à ce qui est vivant dans les traditions religieuses et ainsi d'ouvrir la culture aux débats entre foi et raison.

Enfin, au-delà de la culture religieuse, on reconnaîtra une école chrétienne au fait que l'on y propose la foi, non plus seulement au plan de la connaissance, mais par une ouverture à la vie spirituelle et à la rencontre du Christ. C'est une immense chance, malgré tous les écueils, les silences et les maladresses que l'on a pu connaître, qu'une école chrétienne puisse proposer dans une même démarche la plénitude de la raison et l'ouverture à la foi.

Ainsi, c'est en transmettant la culture avec cette recherche de la vérité qui la traverse que l'on peut le mieux servir la liberté des élèves. Dans un cours de physique ou d'anglais, dans une classe de maternelle comme dans une classe prépa, ce qui se joue vraiment, c'est le service de la vérité. Or, si nous voulons transmettre la foi, nous cherchons exactement la même chose. Car nous croyons que le Christ est la vérité et que celui qui cherche la vérité finira bien par le trouver.

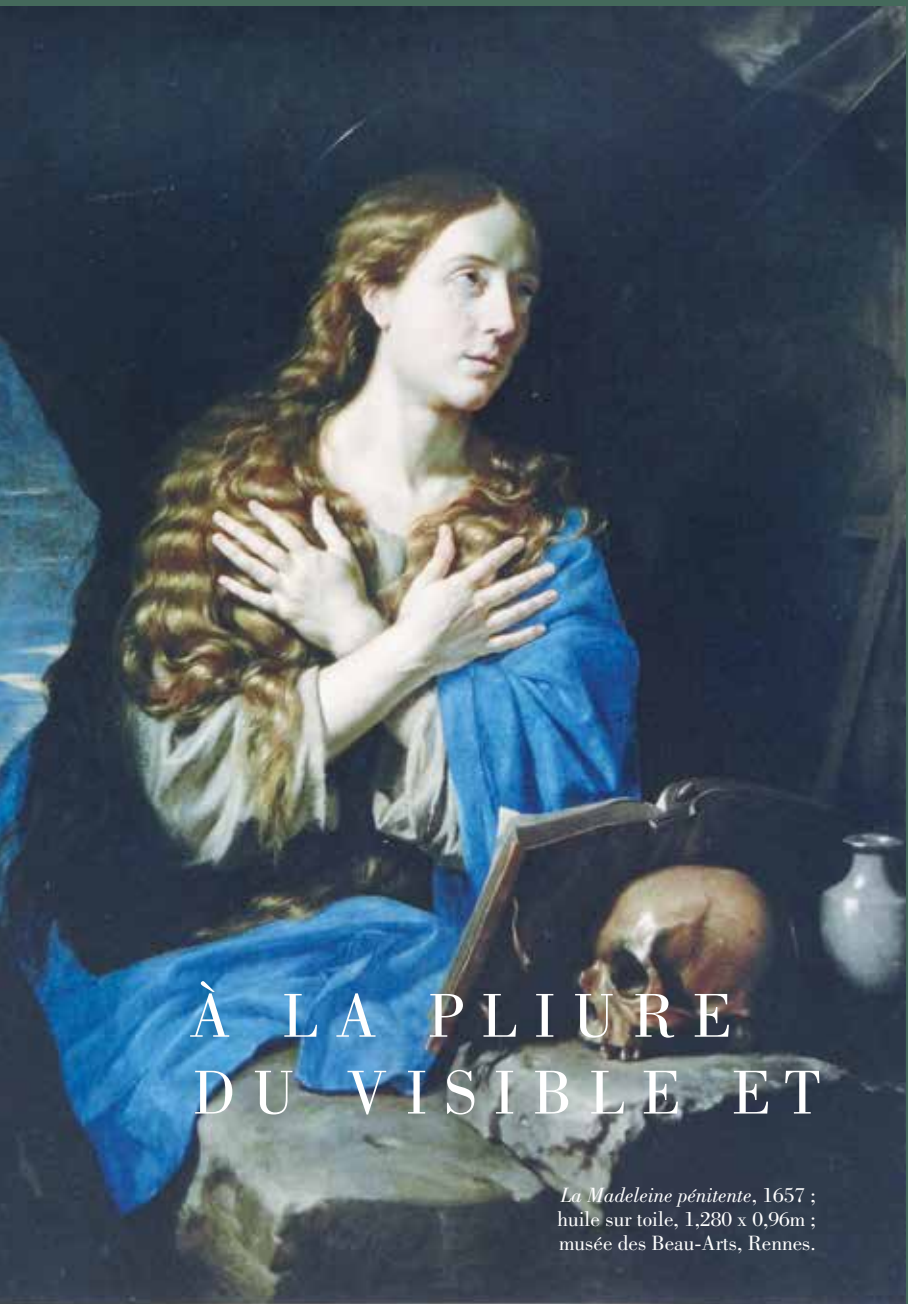
Pour le dire autrement, une école chrétienne ne défend pas des valeurs chrétiennes ou une philosophie ou une tradition chrétiennes. Elle cherche à servir la vérité, dans ce qu'elle a de plus universel ! Des chrétiens me disent parfois : vous avez de la chance comme professeur de philosophie chrétien, vous pouvez défendre les valeurs ou les idées chrétiennes. Eh bien non ! J'essaie de servir chez les élèves leur capacité à chercher la vérité. Et je crois que si je fais bien cela, alors ils pourront poursuivre cette recherche par eux-mêmes, et qu'ils trouveront la vérité tout entière. Or comme chrétien, je crois que c'est ultimement dans le Christ que cette vérité plénière se récapitule. Mais je n'essaie pas de les contraindre à penser comme moi, je sers leur capacité à chercher ce qui est vrai. Cela me préserve de la tentation idéologique et on devrait reconnaître l'école chrétienne au fait de ne se plier à aucune idéologie. Et cela nous réunit entre collègues croyants et non-croyants. Je fais bien le même travail que mon collègue de mathématiques ou de biologie incroyant. Et s'il fait un beau cours de biologie, il sert la vérité tout entière. Je dirais même que dans une école vraiment chrétienne, par cette fécondité des médiations dont nous avons parlé, ceux qui font bien leur travail servent le Christ et le servent sans doute bien mieux que moi, même s'ils sont athées ! Parce que servir le Christ, ce n'est rien d'autre que servir la vérité.

Voilà ce qui préserve l'école chrétienne de toute idéologie, de toute étroitesse, de toute instrumentalisation au service de « messages », fussent-ils chrétiens. Voilà ce qui fonde le caractère « catholique », c'est-à-dire universel, de nos écoles.

Conclusion

L'unité de nos écoles se joue à ce niveau qui se situe bien au-delà de nos sensibilités personnelles. A travers cette image du Christ présente en chaque élève, nous voyons en lui ce qui est spécifiquement divin et simultanément spécifiquement humain. Les vertus propres d'une école chrétienne n'appartiennent pas aux chrétiens, comme je le disais au début. De fait, certains chrétiens peuvent être des contre-témoignages et inversement des non-chrétiens peuvent vivre magnifiquement ces vertus. Nous pensons que l'école est le lieu de médiation par lequel l'enfant peut réaliser vraiment son humanité, sa véritable nature. Comme il est difficile d'être naturel ! Pour nos élèves comme pour nous, être naturels, c'est être vraiment ce que nous sommes. Être vraiment un sujet, voilà pour Kierkegaard l'objectif de toute existence et c'est à la fois notre vocation d'homme et notre vocation de chrétien. Pour un chrétien, être vraiment humain, c'est pouvoir peu à peu accomplir en soi l'image du divin, c'est-à-dire finalement être un saint. Telle est bien la vocation ultime de toute école chrétienne : être témoin, dans une grande humilité (car cette exigence nous renvoie aussi à nos limites) de ce que nous voulons servir, dans le cœur de nos élèves : la croissance de leur être et rien d'autre que cela.

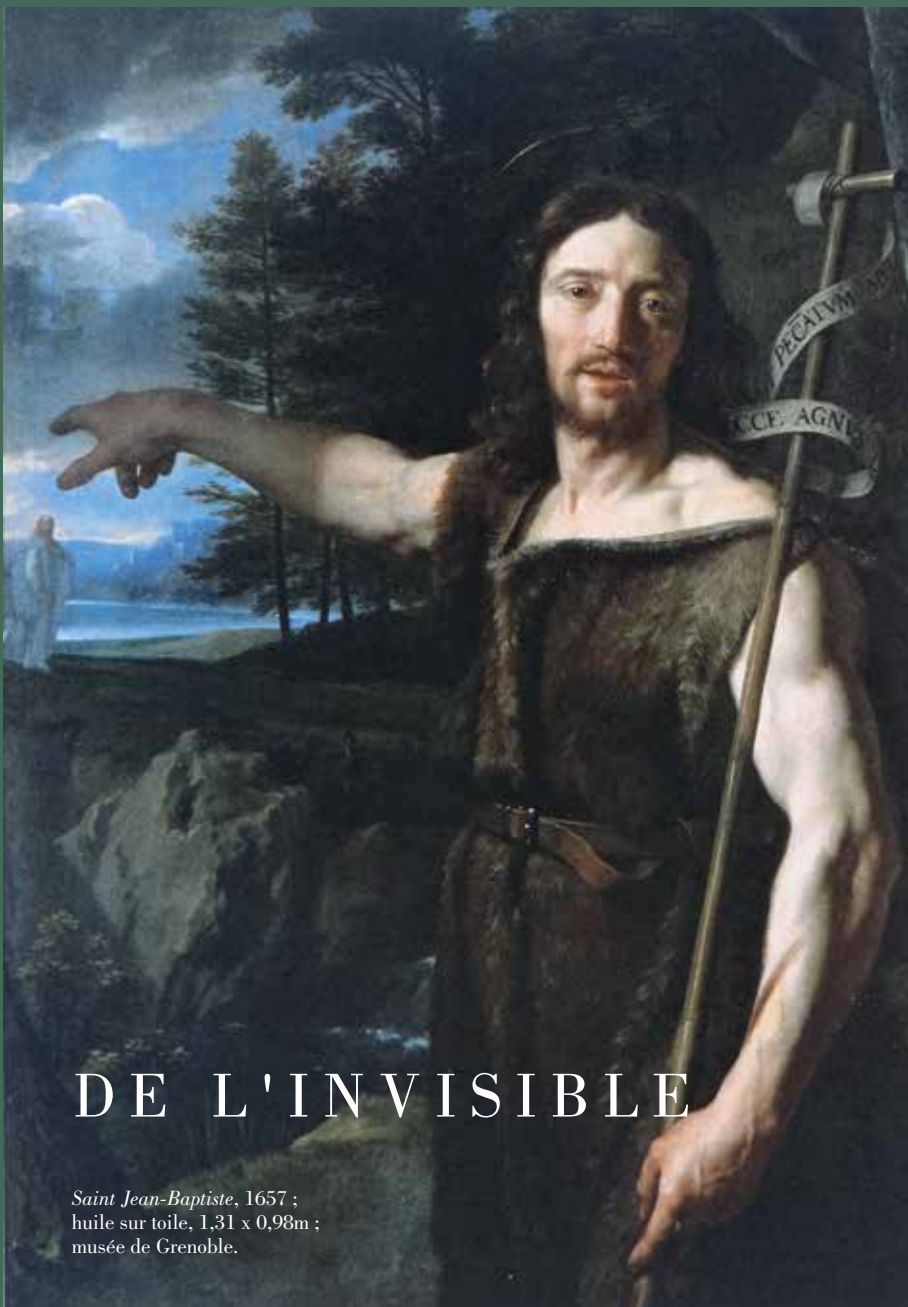
● **François-Xavier BELLAMY**
Normalien et agrégé de philosophie, professeur en classes préparatoires à Paris, auteur de *Les Déshérités ou l'urgence de transmettre*, paru en 2014



À LA PLIURE DU VISIBLE ET

La Madeleine pénitente, 1657 ;
huile sur toile, 1,280 x 0,96m ;
musée des Beau-Arts, Rennes.

LES *YEUX* FE*RTI*LES



DE L'INVISIBLE

Saint Jean-Baptiste, 1657 ;
huile sur toile, 1,31 x 0,98m ;
musée de Grenoble.

En 1657, Philippe de Champaigne se retrouva familialement seul : sa femme Charlotte était décédée en 1638, puis son fils aîné Claude en 1642, sa fille cadette Françoise en 1655 ; sa fille Catherine prononçait ses vœux au couvent de Port-Royal, le 14 octobre. C'est à l'occasion de cette prise de voile que le peintre offrit deux peintures, *Saint Jean-Baptiste* et *Madeleine pénitente*, à la maison religieuse. Conformant sa manière aux prescriptions de la doctrine janséniste et aux vœux de la mère abbesse Angélique Arnauld, il les conçut pour ce lieu retiré du monde où elles devaient être exposées dans la clôture du couvent, en retrait dans le chœur de l'église. Il les donna comme un témoignage de son affection paternelle, « en considération de sœur Catherine de Sainte-Suzanne sa fille », pour lui présenter des exemples de vocation, de retraite, d'ascèse et de pénitence, et les lui proposer comme des exercices spirituels. Ces modèles de vies exemplaires toutes consacrées à Dieu signifiaient aussi un renoncement pour le peintre lui-même. Aujourd'hui, présentés dans les musées de Grenoble ou de Rennes, les deux tableaux invitent le visiteur à convertir son regard, lui rappellent qu'ils ne sont pas là pour ce qu'ils montrent mais qu'ils ouvrent comme un champ infini au regard, qu'ils vident les images de toute présence et que, dans le visible, si somptueux soit-il, quelque chose se creuse qui échappe à ce qui est montré.

La doctrine janséniste se méfiait des représentations décoratives, même si celles-ci correspondaient à la sensibilité et aux engagements de la Contre-Réforme : l'apparence, si belle et si fidèle soit-elle, ne devait pas détourner le croyant de l'essence du mystère par les artifices de la peinture. *La Lettre d'un ecclésiastique à un frère ami sur le sujet des peintures nues,*

attribuée à Antoine Arnauld, enjoignait les peintres à éviter les conventions allégoriques, à se soumettre à la Nature et à faire de leur art « une pratique de peinture dans la vérité des textes » : ceux-ci devaient choisir leurs thèmes afin d'élever l'âme, d' « émouvoir à la dévotion » ; les peintures servaient de supports à la prédication ou aux exercices spirituels.

Ainsi, Philippe de Champaigne trouva son inspiration dans les *Évangiles,* en particulier celui de saint Jean, pour le tableau intitulé *Saint Jean-Baptiste désignant le Christ aux premiers disciples*, et dans *La Légende dorée* de Jacques de Voragine pour *La Madeleine pénitente*.

L'*Évangile* selon saint Jean présente Jean-Baptiste comme un témoin de l'invisible. La voix johannique témoigne pour un autre que lui et demande à ceux qui l'écoutent de détourner leurs regards de lui pour scruter dans le désert l'invisible divinité d'un Messie désormais visible : « Et voici quel fut le témoignage de Jean lorsque, de Jérusalem, les Juifs envoyèrent vers lui des prêtres et des lévites pour lui poser la question : *« Qui es-tu ? »* Il fit une déclaration sans restriction, il déclara : *« Je ne suis pas le Christ. »* Et ils lui demandèrent : *« Qui es-tu ? Es-tu Elie ? »* Il répondit : *« Je ne le suis pas. »* […] *« Que dis-tu de toi-même ? »* Il affirma : *« Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. »* (Jn 1, 19-23) Par son témoignage, Jean-Baptiste construit le regard : il dit à ceux qui le voient et qui sont prêts à le prendre pour celui qu'il n'est pas, qu'il n'est que la voix qui témoigne pour un autre depuis un espace vide. Le témoin est nu : conformément à l'iconographie, il est vêtu d'un sayon de poil de chameau serré par une ceinture de cuir ; exilé, il se nourrit de miel

sauvage et de sauterelles. Dans le désert où les images peuvent être des mirages ou des visions tentatrices, Jean-Baptiste témoigne avec son corps qui porte les signes de la nudité et de la vacance. Il veut ouvrir les yeux de ses interlocuteurs, il exerce une parole de retrait et il creuse l'espace pour désigner l'« image du Dieu invisible » (*Epître aux Colossiens*, 1 15)

Dans le tableau de Philippe de Champaigne, Jean-Baptiste peut être identifié à ses attributs iconographiques : une lanière de cuir ceint la tunique en peau de bête, le bâton crucifère signifie sa mission de témoin et à son extrémité s'enroule un phylactère. Cadré à mi-cuisse, Jean-Baptiste se présente frontalement : il appartient au même monde que celui qu'il interpelle. Il plante son regard dans celui qui lui fait face : de plain-pied avec lui, il l'invite à entrer dans l'univers du tableau, à se retirer au désert. Le spectateur occupe la place des deux premiers disciples et la contemplation du tableau rejoue ici-et-maintenant la convocation d'André et Simon-Pierre : « Après le baptême de Jésus, Jean-Baptiste se trouvait avec deux de ses disciples. Regardant Jésus qui passait, il dit : *« Voici l'Agneau de Dieu. »* Les deux disciples entendirent cette

parole, et ils suivirent Jésus. Celui-ci se retourna, vit qu'ils le suivaient, et leur dit : « *Que cherchez-vous ?* » Ils lui répondirent : « *Rabbi (c'est-à-dire Maître), où demeures-tu ?* » Il leur dit : « *Venez, et vous verrez.* » Ils l'accompagnèrent, ils virent où il demeurait, et ils restèrent auprès de lui ce jour-là. C'était vers quatre heures du soir. (Jn 1, 35-42) Philippe de Champaigne n'illustre pas en peinture l'épisode évangélique ; mais, par la composition générale, par la disposition de la figure sur le fond paysager, par la relation instaurée avec le regardeur, le tableau commémore la vocation, il réactualise l'événement et l'image peinte devient exercice de conversion.

« *Venez et vous verrez* ». La lumière qui tombe d'en haut et de la gauche, de l'extérieur du tableau, éclaire de plein fouet la figure de Jean-Baptiste : la tête légèrement penchée sur l'épaule gauche, les lèvres entrouvertes, le témoin regarde celui qui lui fait face, mais qui s'attarde à contempler un instant les détails picturaux, le travail de la matière, la qualité sensible du dessin et l'harmonie lumineuse. Un pinceau délicat a rehaussé d'une légère carnation la bouche sensuelle ; l'échancrure de la casaque sauvage dénude une épaule finement musclée ; la musculature du bras finit par se couvrir d'une résille de veines qui irrigue une peau claire, légèrement rosée ; le savant rendu de la matière lisse le cuir de la ceinture, illumine le pelage brut et magnifie le pauvre sayon de l'ermite. Mais la jouissance du monde sensible et de la beauté picturale est transformée par le geste du dernier prophète : le bras droit tendu et l'index pointé, le témoin désigne une silhouette translucide qui apparaît sur le bord gauche de la toile et en son centre géométrique.

La figure de Jean-Baptiste n'est plus qu'une voix dans une peinture qui est une poésie silencieuse (*« Si poema loquens pictura est, pictura tacitum poema debet esse »* : « Si la poésie est une peinture qui parle, la peinture est une poésie silencieuse. » Cicéron). Les lèvres se sont entrouvertes pour prononcer la parole qui s'inscrit sur la banderole enroulée au bâton crucifère : « *Voici l'agneau de Dieu qui enlève le péché du monde.* » Mais la torsion du phylactère ne permet de déchiffrer que partiellement la citation : *« ecce agnus d...t pe atum m »*. Trois mots et quelques lettres sont inscrits sur la bande de tissu enroulée : le monde (du péché) et le Dieu qui enlève sont soustraits à la lecture et ce qui est retiré à nos yeux de lecteur va se faire voir ailleurs. L'organisation géométrique du tableau, le geste que trace le bras tendu et que souligne le chemin tracé dans la forêt profonde, la courbure du poignet et de l'index qui rime avec l'échancrure de l'azur entre deux nuages nous signalent une autre réalité à voir.

La figure frontale de Jean-Baptiste que douche la lumière s'enlève sur un paysage ombreux. Elle tourne le dos au monde où elle nous convoque. A sa lisière, elle nous invite à entrer au désert : espace sauvage et inhabité, lieu de la retraite et de la solitude, loin du commerce urbain des hommes, dans la proximité d'une nature absolue. Mais la forêt n'est qu'un fond sur lequel notre regard doit glisser pour se déporter sur la gauche : la hampe des roseaux et le buissonnement des arbustes pourraient barrer le parcours du regard ; l'éclat argenté du ruisseau nous ramènerait au monde d'ici-bas ; les ocres et les marrons légèrement rehaussés de bleu des rochers interdiraient la vision ; et les verts profonds et les bruns ombrés des arbres circonscrivent un autre lieu,

dégagé et doucement lumineux. Alors nous empruntons un autre chemin, à l'invitation de celui qui crie silencieusement dans le désert et qui, à l'instar des injonctions d'Isaïe, *« rend droit le chemin du Seigneur »* (Jn 1 23). Celui qui *« n'était pas la lumière mais* [*qui*] *parut pour rendre témoignage à la lumière »* efface son corps qui aurait pu s'interposer ; *« l'ombre inexplicable »* qui couvre la main et une partie de l'avant-bras le constitue en témoin. Son geste d'indication ordonne tout le paysage mais creuse l'espace pour signaler une autre image.

Alors le cadre de la toile et la verticale gracile d'un arbre circonscrivent un tableau dans le tableau : le paysage s'ouvre, la perspective s'élargit ; le chemin à travers la forêt débouche sur une lisière gazonnée et sur l'ourlet opalescent d'une rive lacustre ; une ville (Béthanie) s'étage au flanc d'une colline, puis une chaîne de montagne s'élève dans un horizon bleuté qui s'échelonne jusqu'à un ciel ennuagé. Une autre lumière, vespérale, illumine les nuages et, dans ce paysage idéal, apparaît, lumineuse, translucide, la silhouette de Celui qui « passait » et « venait vers lui. »

Barnett Newman,
Shining Forth (to George)
Surgit la lumière (pour George),
huile sur toile,
290 x 442 cm,
1961, Paris,
musée national d'art moderne,
centre Georges Pompidou.

Madeleine pénitente semble le pendant plastique et spirituel du *Saint Jean-Baptiste*. Les deux tableaux ont des formats quasi identiques (1,28 m. sur 0,96 pour le premier, 1,31 sur 0,98 pour le second) et s'accordent par leur chromatisme de bleus et de bruns. L'un et l'autre dépeignent deux retraitants au désert et se présentent en exemples pour Catherine de Champaigne qui se retire au couvent de Port-Royal, pour les religieuses qui répondent à leur vocation et prient pour la rédemption des hommes, et pour le peintre dont la pratique picturale explore l'absence qui creuse sa vie et sur laquelle est centrée toute image. Mais, si Jean-Baptiste est le dernier des prophètes qui s'efface devant le Christ, Madeleine accomplit le mouvement de conversion amorcé par l'anachorète : la pécheresse qui inonde d'un parfum coûteux les pieds de Jésus puis les essuie de ses cheveux, la sainte femme témoin de la crucifixion, de la mise au tombeau et à qui le Christ réserve sa première apparition au matin de sa résurrection en lui enjoignant de ne pas le toucher ou de ne pas le retenir, mène désormais une vie érémitique dans la clôture pénitente d'une grotte et ne cesse de méditer sur son péché, sur le péché de l'homme, et de découvrir l'immensité de la miséricorde divine. Ainsi, d'un tableau à l'autre, le masculin s'oppose au féminin, les vibrations du diurne au nocturne assourdi, l'ouverture du plein air à la clôture pénitente d'un intérieur rupestre, la station debout à l'agenouillement, l'ostentation du geste au repliement sur soi, le regard qui interpelle à celui qui se détourne, tout absorbé dans sa prière. Jean-Baptiste était de plain-pied avec le spectateur disciple qu'il invitait au désert et à qui, s'absentant, il ouvrait les yeux en lui désignant l'image de l'invisible ; Madeleine, elle, ignore qu'elle est regardée, elle s'absorbe toute entière dans sa prière

et son regard est tourné vers le haut du tableau ; elle est séparée du monde extérieur par trois blocs de pierre irréguliers et abruptement entassés comme pour signifier une clôture picturale et monastique. Jean-Baptiste ouvre, par l'intimation de son geste, un paysage dans le paysage pour permettre la venue de la silhouette translucide de Jésus ; Madeleine, elle, tourne le dos à une trouée dans cette nuit rocheuse où se discernent un ciel d'aube, un rideau de nuages gris bleu que percent les accents clairs d'un soleil lointain, une montagne, la surface d'un lac bleu où jouent quelques reflets lumineux, le faîte de quelques arbres. Ici, le paysage esquissé évoque une autre lumière qui interroge celle où s'enveloppe la figure de Madeleine : comme dans *Saint Jean-Baptiste*, la lumière tombe, franche, puissante, dramatique, de l'extérieur du tableau, en haut à gauche, mais d'où vient-elle ici, dans cette caverne érémitique ? Et même s'il s'agissait seulement d'une paroi rocheuse en forme d'arche, comment expliquer l'obscure clarté qui surgit du coin supérieur droit ? A la concurrence des deux lumières du *Jean-Baptiste* désignant le Christ à ses disciples répond le faisceau des trois clartés dans *Madeleine pénitente*.

Madeleine s'offre à notre regard avec tous ses attributs iconographiques et sa beauté sensible. Cependant les quelques rochers irréguliers, d'un gris rehaussé d'éclats assourdis, blancs ou marron, exaltent sa splendeur charnelle et la transfigurent. A l'extrême bord de l'autel rocheux est posé le flacon de nard précieux : le pinceau rend la matière lisse et grise du grès vernissé ; ce vestige de la vie profane, cette relique de l'onction de Béthanie, ou cette préfiguration du rite sépulcral, accroche la lumière. Le crâne présenté de

profil, peint d'un marron brun illuminé d'une étoile de blanc, sert de lutrin macabre et symbolise la méditation sur la mort et les fins dernières. Le livre grand ouvert est traité dans un brun sombre où vibrent deux triangles, le coin écorné et gris d'une page et la pliure centrale blanche ; mais sa couverture nous empêche de lire la Parole dont se nourrit la pénitente. Sur la paroi rocheuse est accotée une croix de bois brun : sa diagonale souligne le faisceau des lignes qui rayonnent à partir du bord supérieur droit. Et Madeleine est enveloppée d'un grand manteau bleu froid : sa texture terne à reflets gris trace une gloire de nuit lumineuse ; la cascade des plis mats prolonge le ruissellement de la chevelure blond vénitien. Les ondulations blondes et rousses, souvenirs d'une séduction charnelle, sont devenues reliques du corps du Christ dont elles ont servi à essuyer les pieds. La mandorle du manteau et des cheveux contraste avec le gris parfois ocré de la robe de bure grossière et encadre la croix que dessinent les mains. La droite presse si fortement la gauche que les muscles, les tendons et les veines jaillissent sous l'effort : cette croix

visible, de chair, rime avec le bois de la croix dans l'ombre, tout le corps est tendu par l'exercice spirituel en imitation du Christ. L'intensité douloureuse de la contrition, et comblée de la grâce, se concentre sur le visage : un trait de rose sur les paupières, un soupçon d'incarnat sur les joues, une trace de rouge sur les lèvres sensuelles expriment l'émotion du cœur rédimé ; deux larmes perlent sur la face pénitente et les yeux roulent vers la lueur transcendantale. La lumière sensible modèle la figure de la sainte, la sculpte dramatiquement ; Madeleine agenouillée est tout entière attirée vers le ciel qui se déchire dans l'ombre minérale ; le corps tendu, le visage levé, le regard extasié, elle prend appui et aspire à la lumière inexplicable. Comblée par l'effusion de la grâce rédimante, la pénitente accomplit la conversion amorcée par Jean-Baptiste. Ainsi, Philippe de Champaigne propose à sa fille Catherine et à ses sœurs de Port-Royal un modèle de vie à imiter ; le peintre creuse quelque chose dans le visible, une vision intérieure échappe à la présence sensible qu'il montre, la splendeur picturale détermine un invisible et, nous, spectateurs, n'en

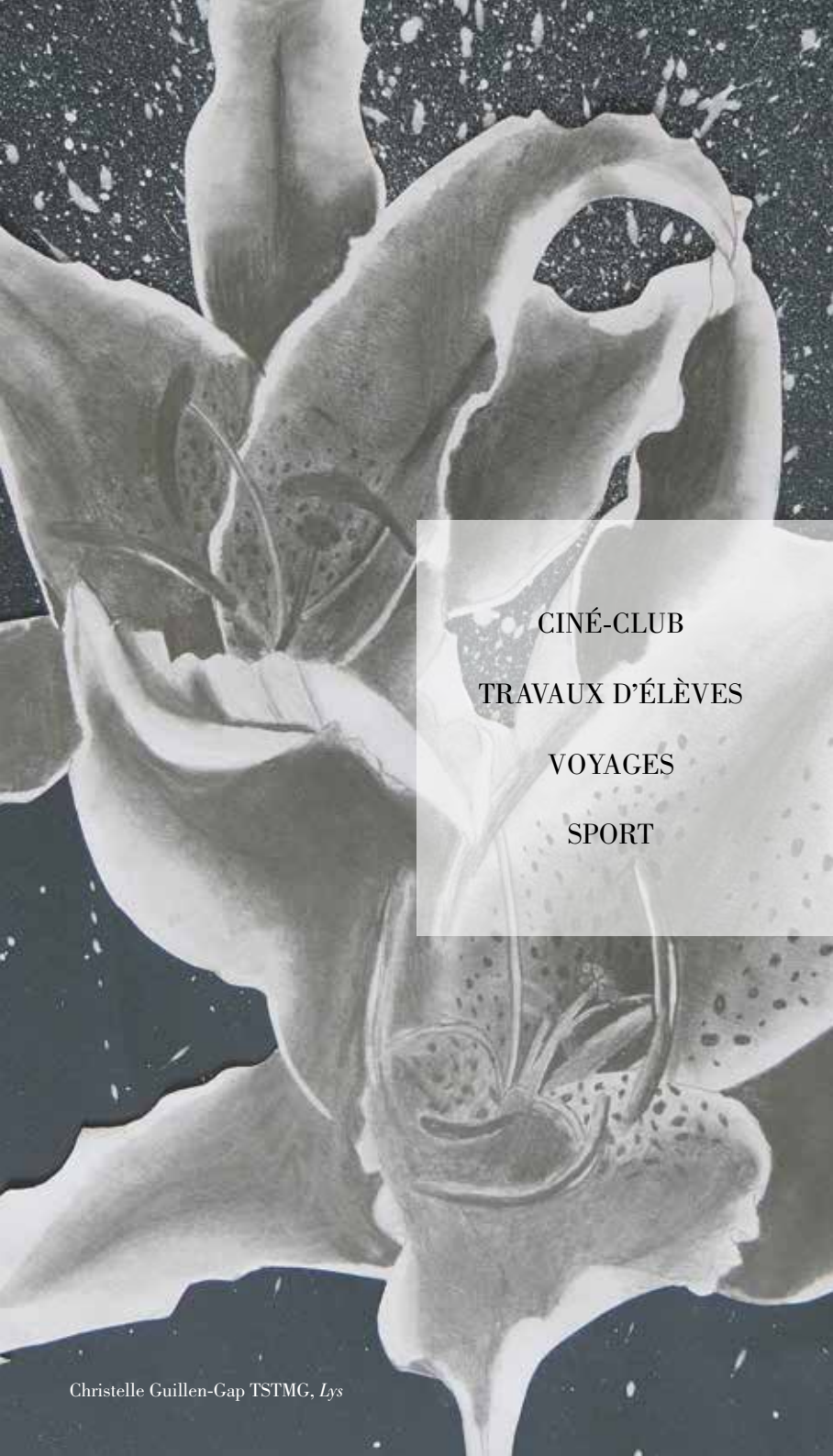
finissons pas d'entrer en rapport avec cet objet qui ne comble jamais notre désir spéculaire, l'image somptueusement peinte n'est pas là pour ce qu'elle montre mais s'absente pour ouvrir le champ infini de notre regard.

On invoquerait une peinture religieuse, en particulier un art janséniste, pour rendre compte des deux ordres qui régissent les tableaux de Philippe de Champaigne : depuis Charles-Augustin Sainte-Beuve et son essai sur Port-Royal (1840-1859), avec Louis Gillet (1922), Claude Roger-Max (1952) et surtout Louis Marin dans *La Présence cachée* (Hazan, 1955), on verrait dans le peintre franco-brabançon un artiste port-royaliste qui retrouverait, malgré la matérialité de la peinture, la transparence idéale des signes linguistiques qui s'effacent devant l'idée et la foi. La jouissance de ce monde sensible, le plaisir esthétique, la contemplation picturale sont effectivement sublimés ou convertis en une délectation spirituelle ; notre regard est bien détourné puis retourné, pour accéder, suivant les étapes d'un trajet, à une autre vision. Cependant ce serait méconnaître le mystère de l'Incarnation que de déprécier les plaisirs sensibles pris aux beautés incarnées dans la matière de la peinture au profit des seules satisfactions de l'esprit : le second ordre ne signifie que par rapport au premier et le peintre Philippe de Champaigne sait que les deux communiquent, que l'invisible est conjoint au visible, que l'un rend possible l'autre, et que ce qui se donne à voir se centre sur un noyau d'absence. Certes le sujet religieux et la foi du peintre font que ce qui peut être vu par l'un peut ne pas l'être par un autre. Mais, isolés de l'image et de sa logique représentative, les traits du dessin, le travail des couleurs et de la pâte donnent à voir la matière opaque, matière

imageante en gestation, qui ne s'est pas encore métamorphosée pour devenir transparente à ce qu'elle représente ; cependant, c'est-à-dire en même temps, la peinture en tant qu'elle est représentation figurée vide l'image de toute présence et le mouvement d'abstraction à partir de la figuration nous restitue l'incessant échange entre la présence et l'absence, entre le visible et l'invisible. Nous qui aveuglons notre vue en la saturant d'images, qui multiplions par dépit iconoclaste les soi-disant icônes et faisons proliférer les idoles pour épuiser nos désirs de fanatisme, sachons gré à l'art quand il nous fait entrer en relation avec de somptueux objets qui ne combleront jamais notre désir de voir et nous ouvre un dialogue infini.

Mark Rothko,
Sans titre, 1961 ;
stylo, encre et
lavage sur papier tissé,
28 x 21.7 cm ;
gift of The Mark Rothko Foundation,
Washington DC, National Galery of Art.

● **Patrick HUET**



CINÉ-CLUB

TRAVAUX D'ÉLÈVES

VOYAGES

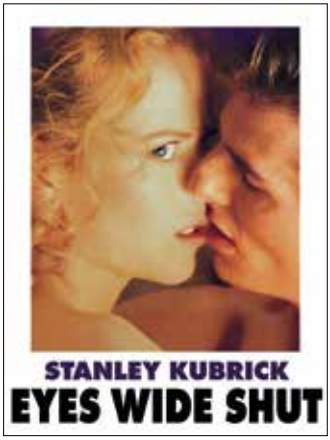
SPORT

Christelle Guillen-Gap TSTMG, *Lys*

collège

EYES WIDE SHUT

Stanley Kubrick, 1999



Synopsis

La beauté, la vie et l'argent sourient au couple que forment Bill et Alice. Lui, médecin de la grande bourgeoisie new-yorkaise et elle, galeriste, renvoient l'image du couple à qui tout réussit. Un soir pourtant, ce cliché se brise à l'initiative d'Alice ; elle finit par avouer à son mari qu'elle a désiré un autre homme que lui. La banalité de leur existence éclate, d'un éclatement subreptice et sourd, face au récit d'un fantasme adultérin. Troublé, dévoré par la confession de sa femme, Bill erre, nocturne et luciférien, dans les rues d'un New-York inconnu pour lui jusqu'alors et offert à toutes les tentations.

Un cinéma littéraire

Kubrick est un cinéaste de la réécriture : *Lolita* (1962) est inspirée de l'oeuvre originale de Nabokov, *Orange mécanique* (1971) du roman éponyme (*A Clockwork orange*), *Barry Lyndon* (1975) est l'adaptation d'un roman d'apprentissage de Thackeray écrit au XVIIIe siècle (*The Memoirs of Barry Lyndon*), *Shining*, celle du roman de Stephen King (*The Shining*).
À l'instar d'Alfred Hitchcock ou Max Ophüls qui l'ont profondément influencé, Kubrick puise son imaginaire dans l'univers d'auteurs dont les impressions, les images et les mots constituent la source de son désir de cinéma. L'*inventio* première met le réalisateur en situation de recherche d'une trame romanesque ; il demande alors à des écrivains de le seconder pour l'écriture du scénario. Seul un de ses films n'est pas une adaptation : *Le Baiser du tueur (Killer's kiss)*, qui le laissa d'ailleurs insatisfait.

Le rêve d'un film

Si *Eyes Wide Shut* est le récit d'un rêve éveillé, ce film réalise le rêve que Kubrick a nourri durant trente-cinq ans à partir de l'oeuvre d'Arthur Schnitzler (1862- 1931), *Traumnovelle*. Stanley Donen, le réalisateur de *Chantons sous la pluie*, raconte que Kubrick gardait le livre par devers lui depuis les années 60.

Sa passion et surtout sa longue intériorisation du livre l'amène à l'adapter fidèlement, n'eût été les changements de noms et de lieux. Une des seules inventions de Kubrick est le personnage de Ziegler incarné par Sydney Pollack. En 1971, Ian Harlan, son beau-frère, achète les droits de la nouvelle.
Pour réécrire *Eyes Wide Shut*, Kubrick fait appel au scénariste Frederic Raphael qui raconte que le réalisateur lui a envoyé la nouvelle d'Arthur Schnitzler sans lui en dire l'auteur, balayant ainsi les a priori et interprétations anticipées d'une lecture.
De fait, si Kubrick a toujours recours à des romans ou nouvelles pour réaliser ses films, c'est que la réécriture est pour lui une expérience profondément personnelle. Loin d'être aliénante, elle est la condition d'émergence de son style. Contre les pourfendeurs de l'adaptation cinématographique qui ne voient en elle qu'un « pis-aller » de la création, le critique André Bazin défend ainsi le génie créateur du cinéaste : « Il ne s'agit pas ici de traduire, si fidèlement, si intelligemment que ce soit, moins encore de s'inspirer librement, avec un amoureux respect, en vue d'un film qui double l'œuvre, mais de construire sur le roman, par le cinéma, une œuvre à l'état second. Non point un film « comparable » au roman, ou « digne» de lui, mais un être esthétique nouveau qui est comme le roman multiplié par le cinéma.[1] »
Après avoir scénarisé la nouvelle, Kubrick choisit le couple Cruise - Kidman et obtient le feu vert de son producteur Terry Semel. Commence alors en 1996 le tournage qui se terminera en juin 98. Le film est principalement tourné dans les studios londoniens de Pinewood et le montage dure un an.
Stanley Kubrick meurt quelques jours après la fin du montage et ne verra jamais son film projeté en public.

[1] André Bazin, « Pour un cinéma impur. Défense de l'adaptation » texte de 1952 repris dans *Qu'est-ce que le cinéma ?*

« Raconte ton rêve »

Lorsqu'Arthur Schnitzler fait paraître sa nouvelle à Vienne en 1925, la capitale autrichienne est le cœur de la « patrie spirituelle » qu'est l'Europe pour reprendre les mots d'un autre auteur viennois, Stefan Zweig.

La nouvelle de Schnitzler tient en quatre-vingts pages et narre la crise conjugale que traversent le docteur Fridolin et sa femme Albertine, membres éminents de la société viennoise. « L'ennui, fruit de la morne incuriosité » a dévoré peu à peu ces deux êtres, qui ne semblent plus tenir que par les fils qui tiennent leurs rôles, celui de parents et de membres de la bourgeoisie. De manière symptomatique, le récit de l'écrivain viennois s'ouvre sur une lecture, celle d'un conte lu par l'enfant à ses parents. Moment emblématique d'un recueillement familial, cette scène se poursuit par des confessions que les parents « s'extorquent » mutuellement pour rendre compte à l'autre de ce qu'ils ont vécu lors du bal masqué de la veille.

Les confidences visent à « exprimer l'ineffable[2] » d'un désir ressenti ce soir-là pour un autre que son conjoint et à dire que « le fardeau devenait insupportable[3] » , fardeau d'une vie où les désirs se sont tus, où le couple « fonctionne » au lieu d'inventer sans cesse sa redécouverte. Le carnaval porte la promesse d'une transformation intime dans ces deux êtres dont le désir ne s'incarne plus. Si Schnitzler ouvre les hostilités par une fête galante, celle-ci sera *in fine* l'événement venant conclure la réconciliation entre Fridolin et Albertine.

[2] Expression tirée du livre d'Arthur Schnitzler, *Traumnovelle*, Edition Pocket, p. 10.

[3] Ibid, p. 10

De la nouvelle, Stanley Kubrick reprend le motif du bal, du masque, de la lassitude qui pèse sur le couple et le consentement à vivre les yeux fermés sur ses désirs.
F. Raphael et le réalisateur ne suivent pas sa trame narrative et choisissent de filmer le bal dans une séquence de quinze minutes absolument magistrale. L'objet et le lieu du soupçon, qui n'étaient que suggérés rétrospectivement dans le récit, sont « réalisés » au sens premier et concret du terme, devenus réels dans l'écriture cinématographique. Inventer la séquence du bal est le génie de Kubrick car subtilement, par des mouvements de caméra qui doivent beaucoup à l'esthétique d'Ophüls, le réalisateur croise de souples travellings avec des filages[4] , créant une atmosphère visuelle proche du rêve. La requête de Fridolin à sa femme Albertine : « Raconte-moi ton rêve » est figurée dans cette scène où se déploient des figures idéalisées, comme les deux jeunes mannequins, sirènes ou fées, qui accostent Bill (Tom Cruise) mais également des figures plus énigmatiques et inquiétantes comme le séducteur hongrois qui boit dans le verre d'Alice (Nicole Kidman) ou comme Ziegler (Sydney Pollack), richissime homme d'affaires que l'on suppose à la tête d'une organisation secrète aussi attirante que dangereuse. Quête, péripéties, tentations diverses, ambiguïté des êtres…tissent ensemble, au sein de cette nouvelle, l'épopée - celle d'Ulysse ? - et le conte.

Le film de Kubrick tire sa force du rapport ambigu qu'il entretient avec la réalité et le rêve : le cauchemar fait une nuit par Alice s'avère être la réalité vécue par Bill quelques heures plus tôt. Où commence le rêve ? Où finit la réalité ? Dans la nouvelle de Schnitzler aussi, le seuil ténu qui les sépare crée

[4] Le filage est un panoramique très rapide de droite à gauche.

des allers-retours entre ces deux états de conscience dans un tel degré de porosité que le rythme même des phrases de l'écrivain autrichien semble mimer ces mouvements de fluctuation à la manière du sommeil. Sensible à la puissance hypnotique du verbe de la *Traumnovelle*, Kubrick invente un langage cinématographique capable de traduire ces états de conscience. Le rêve et la réalité se drapent dans une couleur bleue spectrale - cinématographique tant elle affirme son artificialité - et un rouge-passion qui s'égrène par touches sur le chemin de Bill pour signifier le chemin de la tentation. Fondus enchaînés, lenteur des travellings (avant ou arrière), longueur des plans et mouvement de ralenti lors de la scène de l'orgie sont des traductions des « associations » et des « déplacements » qui sont à l'oeuvre dans l'expérience du rêve. Manière géniale de filmer la texture, la tessiture du rêve !

Traumnovelle, Freud et la psychanalyse

Eyes Wide Shut souligne le moment dans l'existence de Bill où il lui faudra ouvrir les yeux en grand sur ce qu'il est devenu et sur ce qu'il désire devenir. Odyssée de la psyché, le film reprend à la nouvelle l'influence de la psychanalyse. Dans une lettre qu'il écrit à Schnitzler en 1922, Freud s'interroge sur les raisons pour lesquelles il n'a jamais cherché à le rencontrer : « La réponse à cette question implique un aveu qui me semble trop intime. Je pense que je vous ai évité par une sorte de crainte de rencontrer mon double.[…] en plongeant dans vos splendides créations, j'ai toujours cru y trouver, derrière l'apparence poétique, les hypothèses, les intérêts et les résultats que je savais être les miens.[…] Votre détermination comme votre scepticisme - que les gens appellent pessimisme - votre sensibilité aux vérités de

l'inconscient, l'arrêt de vos pensées sur la polarité de l'amour et de la mort, tout cela éveille en moi un étrange sentiment de familiarité. »
Le titre de la nouvelle *Traumnovelle* résonne familièrement avec le titre de l'ouvrage freudien, *Die Traumdeutung*[5] paru en 1900. L'inconscient, le désir et ses liens avec la mort sont au cœur de la nouvelle et du film. Le spectateur regarde, les yeux grands ouverts, Bill errer, déambuler de manière somnambulique dans un New-York labyrinthique, en quête d'une expérience qui pourrait le venger du fantasme de sa femme. Ce qu'il découvre, c'est la violence du désir, les risques et les pertes qu'il lui fait encourir. Alors qu'il affirmait au début à sa femme que sa vie lui convenait parfaitement, Bill comprend que « la perfection » ne tenait qu'à un désir tenu tranquille. Désir qui se lit dans la scène où il s'introduit sans être invité dans une soirée libertine : Bill doit alors se mettre à nu pour être châtié, ce qui reprend le scénario de l'humiliation paranoïaque du rêveur mais surtout souligne, chez le lecteur de Freud, que le désir a partie liée avec la mort (puisque sa faute entraînera, pour qu'il ait la vie sauve, le sacrifice d'une jeune femme).

Eyes Wide Shut : le sens caché d'un oxymore

A la place de la traduction anglaise littérale, Dreamstory, Kubrick retient le titre énigmatique d'*Eyes Wide Shut*, plus métaphorique que dénotatif - celui-ci jouant sur plusieurs niveaux à la fois. En effet, même s'il paraît familier au spectateur, qui pourrait d'abord entendre l'expression « eyes

[5] Traduit par *L'Interprétation des rêves*

wide open », le titre agit comme un leurre parce qu'il sonne comme un lapsus. Ce que fait naître le titre, c'est le trouble et l'incompréhension d'un titre fermé-ouvert. L'oxymore se laisse difficilement résoudre.

« Les yeux grands fermés » est le signe qui relie plusieurs personnages dans le film mais qui se révèle plus intensément dans le parcours du personnage masculin, Bill, incarné magnifiquement par Tom Cruise, au regard plus absent que jamais. Personnage enfant, dominé par sa femme qui le devine derrière ses lunettes, il s'égare, erre et se perd pendant près d'une heure de film pour mieux, sans doute, se retrouver *in fine*. Qu'aurait-il découvert qu'il accepterait de regarder en face, les yeux grands ouverts désormais ? Que la comédie des apparences est le voile qui a recouvert ses yeux. Comédie du monde social, de ses codes, jeux mondains et faux-semblants sont mis à nu devant Bill qui ne parvient à les saisir comme tels. Naïf au début, le personnage, aidé par sa femme et par le parcours initiatique qu'il a accompli, ouvre les yeux sur sa vie et « compr[end] que cette vie réglée, tout cet ordre, toute la sécurité de son existence, n'était qu'apparence et mensonge.[6] » Il comprend aussi, à l'image du narrateur proustien dans la *Recherche du temps perdu* qu'il nous faut convoquer, tant le choix du prénom Albertine par Schnitzler est un écho manifeste à l'oeuvre de Proust, que le désir féminin est chose difficile à saisir et que les êtres ne sont jamais là où l'on pense qu'ils sont.

[6] Arthur Schnitzler, *Traumnovelle*, p. 81

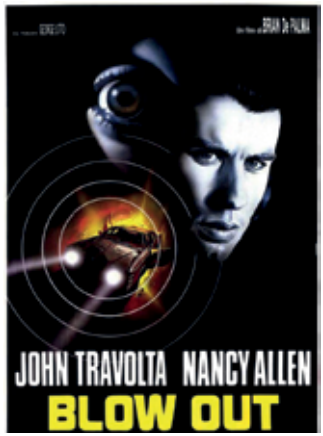
Qu'allons-nous faire maintenant Albertine ?

La réciprocité des confessions de Fridolin et d'Albertine dans la nouvelle de Schnitzler conduit les personnages à ouvrir les yeux sur ce qu'ils sont devenus l'un pour l'autre et qu'ils se défendent d'être désormais, un couple qui ne se regarde plus. Avertie de la nécessité de laisser l'ombre où elle doit rester sur leurs fantasmes, Alice / Albertine admet qu'il leur « [faut] [se] féliciter d'avoir pu [se] sortir sans mal de ces aventures, qu'elles aient été réelles ou n'aient été qu'un rêve. » Kubrick invente la scène de réconciliation du couple dans un magasin de jouets pendant la période de Noël. Croire au père Noël, à la magie, est chimère d'enfants mais ne saurait satisfaire les désirs des adultes : comme pour le personnage d'Alice (le choix du prénom prend alors son sens) « au pays des merveilles », il leur faut traverser le miroir mais dans l'autre sens. Le film de Kubrick reconnaît à l'évidence que la lucidité est une vertu qui appartient au personnage féminin, porteur et de lunettes pour mieux voir et des mots de la fin : « Maintenant, j'espère que nous sommes bien réveillés, et pour une très longue période. »

● **Julie AUCAGNE**

BLOW OUT

Brian De Palma, 1981



Introduction

Blow Out est un film américain réalisé par Brian De Palma. Il est sorti en 1981, soit dix-huit ans après l'assassinat de John Kennedy, douze ans après l'affaire Chappaquidick qui met fin aux ambitions présidentielles de Ted Kennedy (qui s'est montré responsable de la mort d'une femme lors d'un accident de voiture) et enfin neuf ans après le commencement du scandale du Watergate. Dans ce film, un preneur de son va utiliser un enregistrement pour tenter de montrer que ce qui est apparemment un simple accident impliquant un homme politique est en vérité un meurtre politique.

Synopsis

Le personnage principal, Jack Terry, est ingénieur de son pour film de série B. Notre film commence par une séquence où il est question de trouver le cri parfait pour accompagner une scène de meurtre. Le récit s'enclenche véritablement lorsque Jack enregistre des sons dans un parc et capte ceux d'un accident de voiture (la voiture est conduite par un homme politique connu, candidat à la primaire, McRyan). Jack plonge dans la rivière pour en extraire la passagère, Sally, dont il deviendra l'ami. Ecoutant sa bande, Jack pense entendre un coup de feu qui aurait causé la crevaison (*blow out* en anglais) et va explorer l'hypothèse du meurtre politique. Le récit avance et on comprend que deux groupes avaient McRyan en point de

mire : d'une part un photographe qui avait embauché la jeune femme en vue de monter un chantage privé contre McRyan, et d'autre part un tueur, à la solde du rival de McRyan, auteur du coup de feu. Après avoir monté le film de l'accident (bande image plus bande son) Jack va demander à Sally de le donner à un journaliste politique, Donahue, pour diffusion publique. Pour assurer le bon transfert, il va équiper Sally de matériel enregistreur (et le spectateur sait déjà que sa première carrière dans la police s'était terminée lorsqu'une semblable opération d'écoute avait mal tourné...). Mais c'est le tueur à gages qui a pris la place de Donahue ; s'engage alors une longue course poursuite entre Jack et le tueur accompagnant Sally, poursuite qui se termine par deux morts, d'abord celle de Sally, puis celle du tueur à gages (finalement tué par Jack). La scène finale montre Jack utilisant le dernier cri de Sally pour la bande-son du film de série B (renvoi à la première séquence) - il a obtenu le cri parfait.

Commentaire

Le titre du film, *Blow Out* renvoie au titre du premier film de notre programme 2016/17, *Blow Up*. Dans *Blow Up,* un photographe à Londres agrandissait une photo pour essayer de prouver un meurtre. Dans *Blow Out*, un preneur de son détache un son pour essayer de prouver un meurtre. Le film d'Antonioni se passait dans l'Angleterre des Swinging Sixties, celle du travailliste Wilson. Le film de De Palma se passe dans les Etats-Unis de l'après-Watergate (1976, bicentenaire de la Déclaration d'Indépendance). C'est d'abord du point de vue politique que l'on comparera ces deux films.

Blow Out, contrairement à *Blow Up*, est explicitement politique. Le crime de *Blow Out* est un meurtre politique là où celui de *Blow Up* n'est que passionnel. Jack, le preneur de son, enregistre les sons comme Richard Nixon le faisait à la Maison Blanche. Ces bandes-là contribueront à la chute du président. L'accident de voiture auquel Jack assiste renvoie exactement à celui de Teddy Kennedy à Chappaquidick – cet accident mettra fin aux espoirs présidentiels du frère cadet de John et Robert. Enfin, De Palma a choisi de situer son film à Philadelphie, site de la convention constitutionelle de 1787 ainsi que de la Liberty Bell, associée à la Déclaration d'Indépendance du 4 juillet 1776, dont on fête le bicentenaire pendant le film.

Le film se termine mal comme nous l'avons vu. Jack, dans sa tentative de révéler un meurtre politique, n'a réussi qu'à causer la mort de son amie Sally. Le message de De Palma semble désespéré. Jack qui a voulu s'engager dans une action politique a perdu sa preuve (le film) et surtout son amie, (Sally). Deux fois il a voulu faire le bien, et deux fois un ami (le policier d'abord, puis Sally) en a payé le prix de sa vie. Deux fois il a voulu faire l'ange et deux fois il a semé la mort. Un cinéaste comme Eric Rohmer, lettré et amateur d'épigraphes, aurait sans doute fait précéder le film de la pensée de Pascal : … *qui veut faire l'ange fait la bête*.

La comparaison de la fin des deux films nous permet d'aller plus loin. A la fin de *Blow Up* le photographe (Thomas) lâche prise. Dans la séquence finale du match de tennis simulé, il accepte de ramasser une balle invisible. Comme l'ont bien montré C. Lépingle et Q. Lassalle (*Lyon-Mariste*, n°116, p.76), il décide de croire. Par contre, à la fin de *Blow Out*, Jack ne fait que retomber dans la série B. Il accepte que l'on utilise le

cri mortel de Sally pour la bande-son du film d'horreur. Ainsi le parcours de Jack va d'une montée dans le politique à une retombée dans l'économique, ici la marchandisation de la voix de son amie morte. Le trajet de Jack est un échec, sinon une déchéance ; celui de Thomas dans *Blow Up* ressemble plus à une conversion. Il quitterait la photographie de mode - la sphère de la marchandisation - pour embrasser l'invisible, soit une forme de conversion religieuse.

On peut aussi s'interroger sur la raison de l'échec de Jack. C'est sans doute du côté de l'enregistrement qu'il faut chercher la solution. L'enregistrement possède au moins deux dimensions qui peuvent expliquer l'échec politique. D'abord, l'enregistreur vit dans une certaine passivité. Il ne s'engage pas, il enregistre ceux qui sont engagés. Plutôt que de prendre la parole, Jack enregistre les paroles d'autrui. Plutôt que d'agir directement, il assiste aux actions. Plutôt que de façonner le présent, il ne fait que le re-présenter.

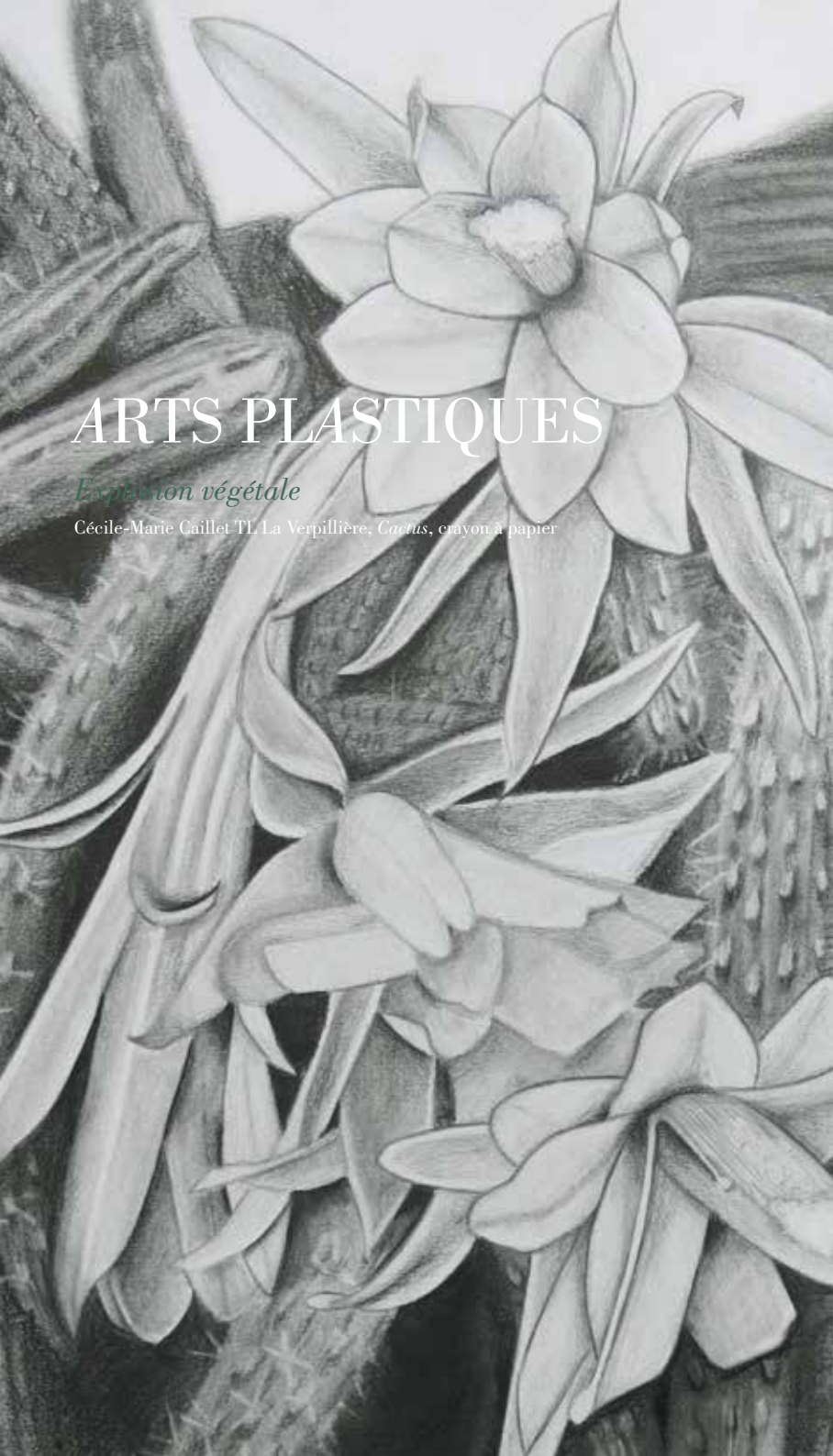
On peut aussi voir une deuxième dimension dans ce goût de l'enregistrement, un enfermement dans la négativité de la critique. Certes, Jack voit le mal et veut le dénoncer, mais De Palma semble nous demander si la critique sans proposition de dépassement peut suffire. Vu sous cet angle-là, Jack serait bloqué dans le deuxième moment d'un mouvement dialectique, le moment négateur ou exclusivement antithétique. La fin du film ne laisse pas entrevoir un passage dans le troisième moment, celui du dépassement de la critique. Si on revient à la comparaison avec *Blow Up*, on dira que Jack ne réussit pas son mouvement de sortie de l'antithétique (son blow *out*) alors que Thomas semble y arriver (son blow *up*).

Après ce passage par la dialectique, on peut poursuivre notre voyage platonicien en faisant appel à *Phèdre*. C'est dans ce dialogue (274-277) que Platon aborde la question du rapport entre l'oral et l'écrit. On sait que Socrate (comme Jésus) s'en est tenu à un enseignement strictement oral. Dans *Phèdre*, à travers le mythe de Toth, Platon pointe les dangers de l'écrit. En effet, l'écrit entraînerait une perte de la capacité de mémorisation d'une part (que dirait Platon des smartphones que d'aucuns appellent déjà des dumbphones ?) et, d'autre part, une perte du contexte de l'énonciation qui détermine l'interprétation. L'écrit qui efface le contexte (ton de la voix, expressions du corps...) ouvrirait la porte à toutes les interprétations.

Comment Platon aurait-il réagi au magnétophone de Jack ? D'un côté, il aurait pu saluer la préservation des marques de l'oral (la vitesse, la dynamique de l'élocution) – l'enregistrement sonore serait plus fidèle que l'enregistrement écrit. Mais, d'un autre côté, il aurait pu dénoncer une aggravation de la situation. Comme pour l'écrit, mais sans doute encore plus du fait qu'il s'agit d'un enregistrement sonore et non graphique, l'attention au présent serait amoindrie. L'enregistrement sonore est encore plus fidèle, donc plus néfaste. En tout cas, on ferait moins attention au présent parce qu'on sait qu'il a été enregistré – on pourra toujours y revenir dans l'avenir... Ici, la question de l'évanescence et de la permanence se pose. Le présent se caractérise par son évanescence tandis que l'enregistrement fait advenir la permanence. Et cette permanence, si l'on suit Platon, efface la présence. Du coup, l'échec de Jack ne serait-il pas dû à cette préférence pour la permanence au détriment de l'évanescence ?

Terminons par un retour au titre. Le verbe anglais *to blow* se traduit en français par *souffler.* Nos deux films peuvent donc être vus comme des films du souffle, ou *pneuma* en grec. On pourra alors se demander quel (saint-) esprit souffle sur ces deux films. *Blow Up*, film pneumatique fondé sur la vue, se termine sur la conversion à l'invisible. *Blow Out*, film pneumatique fondé sur le son, ne se termine pas sur une conversion à l'évanescent. Le présent est un don, encore faut-il le recevoir : *Blow Up* (Thomas) fait le pas que ne fait pas *Blow Out* (Jack). Partant de cette question de la réception, des cinéphiles chrétiens (Henri Agel, Amédée Ayfre, Jean Collet) pourraient voir dans ces deux films des variations sur le thème de l'Annonciation : *Blow Up* nous présenterait une annonciation acceptée, *Blow Out* une annonciation refusée.

● **Michael FODOR**



ARTS PLASTIQUES

Explosion végétale

Cécile-Marie Caillet TL La Verpillière, *Cactus*, crayon à papier

TRA VAUX

LE LATIN,
LANGUE MORTE ?

« Jusqu'à quelle limite ton audace effrénée ira-t-elle ? » s'exclame Cicéron lorsqu'il découvre la funeste conjuration de Catilina. Ce sont ces mots, cette scène et ces personnages que le groupe de latin de 3e 1 et 3e 7 de Mme Thuriez a souhaité faire renaître de leurs cendres. Nous nous sommes alors plongés en - 63 à Rome afin de mieux comprendre ce passage crucial de l'histoire romaine.

Nous avons tout d'abord traduit le « quousque tandem... » avec l'aide de notre professeur en cours de latin dans le but de saisir le sens et la portée de chacun des mots prononcés par Cicéron. Nous avons alors découvert plus qu'un homme ; un remarquable consul et un orateur né nous est apparu. Puis nous avons imaginé, conçu et pensé, à travers le tableau de Cesare Maccari, la célèbre séance du Sénat, dans le temple de Jupiter Stator, qui s'est déroulée le 8 novembre - 63. Nous avons vu la dignité de Cicéron et l'infamie de Catilina. Nous nous sommes alors approprié ce passage historique et nous avons tenté, à notre manière, de l'interpréter, en l'apprenant par cœur dans un premier temps. Mais avant cela, encore fallait-il devenir nous-mêmes consuls ! Il nous fallait en connaître un peu plus sur leur mode de vie et notamment savoir manier, draper toges et fibules…

Une fois les recherches terminées, chacun de nous a mis du sien pour trouver le matériel nécessaire à la réalisation de ce projet, à savoir redonner vie en latin à ce discours fameux. Même si nous étions restreints par le temps et les moyens, nous avons réussi à mettre en scène, à interpréter le « quousque tandem... » au théâtre des Maristes et à le filmer.

Cette expérience nous a permis de percevoir le latin sous tous ses aspects, d'un texte original à une interprétation théâtrale en passant par un réel travail de traduction et de recherches sur le sujet : - 63 revient en 2017 !

Et c'est avec beaucoup de fierté que nous vous invitons à visionner notre petite vidéo sur le site de Sainte Marie.

● **Léa LEPINGLE** 3E1, LYON

PAYSAGES CONTEMPORAINS

Dans le cadre de leur cours de géographie, les étudiants d'hypokhâgne de Saint-Paul ont eu à écrire, par petits groupes, des textes rendant compte de leur visite en février dernier de l'exposition « Paysages contemporains » présentée à l'espace Archipel, place des Terreaux. Voici quelques-uns d'entre eux.

● Catherine **DIDIER-FÈVRE**

Réhabiliter les paysages des lisières : les randonnées dans le périurbain

Longtemps, les espaces périurbains à la lisière des villes furent des espaces impensés : présence de la nature à travers l'agriculture, et pourtant proximité indéniable de la ville avec ses lotissements. Ces entités se côtoyaient sans être reliées. Le champ de maïs, le bosquet n'étaient et ne restaient souvent que des parcelles vues depuis l'autoroute.

De nombreux projets redéfinissent ces espaces, qui, loin d'être contradictoires, sont désormais en interaction : au lieu de frontières, ils deviennent des lisières réconciliant nature et ville. L'un des plus accomplis est le circuit de grande randonnée de Marseille, large parcours pédestre créé pour l'événement « Marseille, capitale européenne de la Culture » en 2013. Ce GR propose d'arpenter le périurbain en suivant le balisage, avec près de 375 km de balade guidée

entre les villes de Marseille, Aix-en-Provence, Istres et Martigues. L'association « Le bruit du Frigo » de Bordeaux crée également des lieux de refuge dans le périurbain. Dans des espaces naturels, mais toujours proches du ronronnement de la ville, les citadins peuvent apprécier une nuit sous une dizaine d'abris qui parsèment les environs de la métropole bordelaise. Explorer ces chemins de GR, participer à ces randonnées, c'est une autre manière de redécouvrir la ville comme imbriquée dans un territoire plus large, et observer ses avancées – ou ses reculs. Redécouvrir aussi la beauté et la poétique du bâti et de l'intouché, de l'hybride.

● **Quitterie LESAULE et Emma LABASSE**

Le départ des hommes : un nouveau souffle pour nos paysages touristiques

Qui parmi vous a passé sa première étoile ? Et les autres, personne ? Pour ceux qui ne l'auraient pas passée, dommage ! Ils n'auront pas l'occasion de le faire à la station de ski Saint-Honoré démantelée après être restée de nombreuses années désaffectée. Cependant, l'abandon de la station ne signifie pas la mort de l'avenir touristique du paysage.

Située à cinquante minutes du centre de Grenoble, cette ancienne station, ayant connu une période de gloire et de prospérité, a dû fermer suite à la diminution des chutes de neige. Cela s'explique sans doute par la proximité avec Grenoble, ville très polluée, émettant des gaz à effets de serre ayant de nombreux impacts négatifs sur l'environnement. Restés désaffectés pendant longtemps, les équipements de la station sont devenus obsolètes au milieu d'un paysage redevenant peu à peu sauvage.

Ainsi, la décision a été prise de détruire cette station devenue inutile, « désanthropisant », pour un temps, le paysage. Celui-ci, revenu à l'état naturel, attirera sans doute de nouveaux pionniers, des randonneurs, qui pourront investir les lieux pour un tourisme différent, au plus près de la beauté sauvage.

● **Camille LÉPINGLE, Marie-Hosannah CHAUVIN et Camille HOUDARD**

Paysages et transition énergétique

Par un beau dimanche printanier, vous décidez de sortir en famille pour une promenade en forêt. La balade répond à vos attentes, quand soudain surgit de la cime des arbres une étrange construction blanche. C'est une éolienne ! Celle-ci témoigne de la transition énergétique, enjeu majeur du XXIe siècle. Le sujet est traité par le film « Paysages et transition énergétique » (2015). Comment les paysages, zones de contact entre ville et non-ville, témoignent de cette transition énergétique et quelle est la place de l'homme dans ceux-ci ? La transition énergétique déclenche le besoin d'un nouvel aménagement du territoire par une nouvelle approche, tant sociale, économique et spatiale qu'écologique. L'habitabilité du paysage, l'inscription de l'homme dans le territoire et le changement de l'esthétique des paysages sont autant de défis que posent ces nouveaux paysages !

● **Laëtitia PROTAIS, Laurianne PANNIER et Agathe de LA CHAPELLE**

Paysages de vestige

Prisés par les amateurs de sensations fortes, l'urbex est un phénomène qui se popularise notamment chez les jeunes. En effet, certains lieux voient leur activité se dévitaliser et cela les mène à la faillite. Fermés et abandonnés, ils sont réduits parfois à l'état de ruines que seuls quelques courageux osent approcher. Ces lieux peuvent appartenir au domaine public comme au privé.

Ainsi, ce peut être des maisons, des immeubles, des usines, voire des villes comme la ville de Seseña en Espagne. Cela révèle bien un mode d'occupation du sol versatile et influencé par des logiques économiques en perpétuelle évolution. Ces lieux ne sont plus que des traces du passé témoignant d'un système économique parfois impitoyable. Dans une société purement utilitariste où règne l'éphémère, ces vestiges d'un temps révolu mettent en lumière un monde silencieux et déjà oublié.

● **Ludmilla TALLON et Laura MILON**

Des latinistes à Rome

Classes de 5e de La Verpillière, 19 - 29 janvier 2017

VOYAGES

FREIBURG
2016

Lundi 12 décembre, presque tous les élèves des classes de 5e et de 4e de notre professeure d'allemand avaient bouclé leurs valises : nous partions en Allemagne ! On nous avait donné rendez-vous à Mermoz-Pinel où notre car attendait. Chaque élève confia sa valise à Matthias, notre chauffeur, puis fila rejoindre ses amis après avoir signalé sa présence à Mme Dubost-Gaulot. Plusieurs professeurs du collège nous accompagnaient : M. Da Silva, professeur d'histoire-géographie, Mme Dassenoy, professeure de sciences physiques-chimie, Mme Gaoudi, professeure de mathématiques, et Mme Servière, professeure d'anglais. Nous étions tout excités à l'idée de partir et de nous éloigner du travail quotidien, même si sur place nous avons quand même travaillé !

Arrivée à Freiburg-im-Breisgau vers 14h00 ; il fait très froid. Nous visitons la cathédrale Freiburger Münster, grande et magnifique, les belles rues de la vieille ville. Le soir, fatigués, sitôt le repas terminé, nous gagnons nos chambres. Mais l'excitation est si forte que dans certaines, au-delà de l'extinction des feux et malgré le sommeil, les bavardages se sont prolongés. Le deuxième jour, nous nous sommes répartis par niveaux : les élèves de 5e au musée pendant que ceux de 4e arpentaient le marché, par groupes de deux ou trois, pour acheter des souvenirs et apprendre les noms des fruits et légumes. Vers le milieu de la matinée, nous avons permuté ; l'après-midi, découverte du marché de Noël par petits

groupes de quelques amis. Le troisième jour, nous nous sommes rendus à pied au stade de la ville qui se trouve juste en face de l'auberge de jeunesse. Puis nous avons pris le car pour la cathédrale. Là, nous avons eu la chance de pouvoir monter au sommet du clocher : 360 marches ! Arrivés au sommet, un panorama magnifique : vue sur tout Freiburg ! Nous étions perchés à 116 mètres au-dessus du marché : à ne pas recommander aux personnes ayant le vertige ! Ensuite, ceux qui le voulaient, sont montés encore plus haut admirer les cloches mais déception : elles ne sonnaient pas avant 15 heures 30. À midi nous avons retrouvé le restaurant universitaire et ses énormes assiettes. Rassasiés, nous avons visité le quartier Vauban. Il y avait une maison "tournesol" qui tournait sur elle-même suivant le soleil, le captant grâce à des panneaux solaires ! Au car, une surprise nous attendait : Mme Dubost-Gaulot nous fait goûter une « forêt-noire », un gâteau allemand à base de cerise "typisch" (typique) et délicieux! Le quatrième jour, qui était aussi le dernier, nous nous sommes levés plus tôt que d'habitude. Les valises bouclées, nous prenons le car pour Sankt-Peter où certains Petits Chanteurs nous ont fait profiter de leur talent, puis nous traversons la Forêt-Noire, direction Lyon, où il fait déjà nuit à notre arrivée ; une foule souriante de parents nous attendait.

Bref, le voyage fut un bon moment de partage convivial, de découverte de la ville et des autres, et mêmes de quelques microbes (une élève tomba malade). Nous sommes rentrés les bras pleins d'achats, la tête de souvenirs et nos connaissances enrichies. Merci à nos professeurs de nous avoir permis cette expérience, et aussi merci à Matthias, notre chauffeur, de nous avoir si bien conduits pendant tout le voyage.

● **Appoline DEGOUTE,** 5e 5, **Aglaé HORESNYI,** 5e 1 LYON

Sorties au musée…

Le groupe Histoire de l'Art de La Verpillière
au Musée des Beaux-Arts de Lyon, le 18 février

Les étudiants de MADE iN
à la Biennale du Design de Saint-Etienne, le 11 avril

240 *bons* SAMARITAINS…

Près de 240 élèves de 4e de La Solitude ont suivi sur huit sessions (du 20 au 30 juin 2016) la formation en Prévention et Secours Civiques de niveau 1 (PSC1). Grâce à une aide non négligeable de l'Association des parents d'élèves, le soutien sans faille de Vincent Guigard, directeur du collège, et des éducateurs de la division de 4e, Pierre Fauque, Mathieu Jenny et Romain Joubert, tous trois professeurs d'EPS et formateurs en secourisme au sein de l'UGSEL, ont permis à ces secouristes en herbe de compléter leur parcours de citoyen de sécurité civile conformément aux directives ministérielles.

En effet, l'article L721-1 du code de la sécurité intérieure et les articles L312-16 et L312-13-1 du code de l'éducation fixent les dispositions qui rendent obligatoires dans les établissements d'enseignement publics et privés sous contrat des premier et second degrés :

- La sensibilisation à la prévention des risques
- L'information sur la mission des services de secours
- La formation aux premiers secours
- L'enseignement des règles générales de sécurité

Chaque élève devient un acteur de sécurité civile à part entière, en obtenant les compétences décrites dans l'unité d'enseignement PSC1. Il pourra dès lors démontrer ses capacités à mettre en œuvre une action citoyenne d'assistance à personne, en réalisant les gestes de premiers secours.

En particulier, l'élève est désormais capable, pour lui-même, la victime et les autres personnes, d'assurer une protection immédiate, adaptée et permanente, des dangers environnants ; d'assurer la transmission de l'alerte au service le plus adapté ; de réaliser immédiatement les premiers gestes de secours face à une personne :
- victime d'une obstruction des voies aériennes
- victime d'un saignement abondant
- inconsciente et qui respire
- en arrêt cardiaque
- victime d'un malaise
- victime d'un traumatisme

Une ouverture d'esprit…

La formation aux premiers secours apporte une autre ouverture d'esprit : chaque élève apprend des gestes techniques, des connaissances, mais aussi un savoir-être empreint d'humanité, voire d'empathie.
Cette préoccupation rejoint parfaitement celle de l'Enseignement catholique qui souhaite « conjuguer l'école du savoir et de l'intelligence de l'homme » afin d'aider les jeunes à devenir « des personnes responsables, engagées, sensibles, respectueuses des autres et habitées par une véritable générosité ».

Une formation valorisante

C'est un enseignement différent qui développe une autre forme d'intelligence, d'autres connaissances et savoir-faire qui facilitent la relation à l'autre et valorisent la réussite de tous les élèves, donnant également l'occasion de sensibiliser et d'informer les élèves sur la prévention, l'éducation à la santé et l'éthique du « prendre-soin ».

Une formation validante

À l'issue de la formation, l'élève reçoit un diplôme intitulé « Certificat de compétences de citoyen de sécurité civile - Prévention et secours civiques niveau 1 » ainsi qu'un mémento, petit livret de soixante pages reprenant le contenu de la formation.

Le saviez-vous ?

Depuis près de dix ans, la formation aux premiers secours s'est développée sur les différents sites de Lyon et La Verpillière, tout d'abord pour des raisons de sécurité,

mais aussi parce que l'expérience montre que la formation aux premiers secours a une incidence positive sur le développement du sens civique chez les enfants et les jeunes ainsi que sur la valorisation de leur propre image.
Si les élèves sont formés aux gestes de premiers secours, les personnels administratifs et éducatifs de l'établissement complètent leurs compétences en suivant régulièrement la formation de Sauveteur Secouriste du Travail (SST) et sont ainsi un maillon essentiel de la chaîne des secours.
A cela s'ajoute que les sites de Lyon et de La Verpillière sont équipés de défibrillateurs :

- A La Solitude, le défibrillateur se trouve près du secrétariat dans la salle des photocopieuses
- A Saint-Paul, il se situe à l'entrée des bureaux administratifs
- A La Verpillière, il se situe près du bureau du directeur.

L'emplacement de chaque défibrillateur est signalé par le logo ci-dessous. Merci à tous les élèves de 4e pour leur engagement et leur implication durant ces journées de formation.

● **Pierre FAUQUE, Mathieu JENNY et Romain JOUBERT**

AS TRISPORTS
CHAMPIONNES *de* FRANCE

Après avoir été championne du Rhône, l'équipe Minimes Filles (4e / 3e) de l'AS Trisports de La Verpillière est devenue championne de France, le 5 mai.

E.Abbes, L. Berlioz, A. Dafflon, M. Guyot, C. Henry, C. Lecoq, L.Richard, E. Taochy,

L. Vincent avec leur professeur S.Pelletier, aidé de L. Mercier et C. Chavanne.

IN MEMORIAM

LYON

LA VERPILLIÈRE

CARNET

nouvelles

ANTOINE FOURNEL

Antoine Fournel, ancien père mariste, ancien professeur de philosophie à Saint-Paul, a eu comme élève Jean-Noël Dumont, Xavier Lacroix, Noël Bertucat, Jean-Michel Garde entre autres ; il a été le premier directeur de La Verpillière de 1976 à 1978, puis professeur de philosophie sur le même site jusqu'en 1980. Retiré à Carqueiranne depuis, son épouse Jane, ancienne directrice du primaire à La Verpillière, nous a appris la nouvelle de son décès, le 1er décembre 2016.

J'estime avoir eu deux pères (au moins...) : celui qui m'a donné la vie physique et l'éducation ; celui dont la rencontre a été une seconde naissance, à la vie intellectuelle, à ma vocation. Antoine Fournel a été pour moi ce second père. De lui j'ai reçu l'étincelle de la philosophie, lui dont j'ai souvent dit qu'il était comme Socrate, qui n'avait rien écrit, ou presque (je me souviens notamment d'un article dans la revue *Etudes* de novembre 94 dont j'ai retenu au moins une phrase : « il n'y a pas d'existence ordinaire »). De lui je tiens mon appartenance à la philosophie que j'appellerai « personnaliste », c'est-à-dire à la fois chrétienne et spiritualiste avec les noms d'Emmanuel Mounier, Jean Lacroix, Louis Lavelle, Maurice Nédoncelle, Gabriel Madinier... De nombreuses remarques que j'avais notées à l'époque, du genre « on grandit plus en développant ses qualités qu'en luttant contre ses défauts »... et tant d'autres m'ont façonné, forgé, aidé à grandir. Il est lié pour moi à l'humour, cet humour qui n'est pas seulement « la politesse du désespoir » (selon les termes de Bernard Shaw) mais l'étincelle de la vie, de la vie de l'esprit, que j'ai reçue de lui, pour toujours... Merci, Antoine !

Xavier LACROIX
Ancien élève, ancien professeur de philosophie à Saint-Paul, ancien doyen de la faculté catholique de Lyon

ROBERT FAYOLLE

Robert Fayolle, préfet en seconde de 1970 à 1975, puis préfet du primaire à la suite du père Lashermes, de 1975 à sa retraite en 1996, est décédé, le 6 mai. Discret autant qu'espiègle, il était attaché à ses petits qu'il défendait avec fougue et subtilité ; il anima pour eux des camps de ski à Lanslevillard, comme il avait auparavant participé au Camp Création qui accueillait l'été des lycéens amateurs de théâtre. Eternel fumeur de pipe, sa fin de carrière fut endolorie par des maux de dos qui lui donnaient, dans sa raideur involontaire, encore plus de classe et de droiture. C'est lui qui a contribué à créer la classe à horaires aménagés en alliant Sainte-Marie Lyon à la Maîtrise des Petits-Chanteurs de Jean-François Duchamp. Nous avons une pensée pour sa famille, en particulier ses enfants, Marie-Charlotte, ancienne élève, et Sébastien, ancien élève puis ancien éducateur en primaire et en 5e.

● **M.B.**

A.P.E.-Association familiale

21 janvier - 25 mars
Réunions des parents correspondants du collège

8 avril
Réunion des parents correspondants de première

Animation spirituelle

19 janvier
Soirée œcuménique avec le cardinal Barbarin

28 janvier
Rassemblement des confirmands du diocèse. Marche des pères de familles

15-17 février
Retraite à Saint-Jodard pour les élèves de khâgne

11-12 mars
Retraite pour les confirmands (filles)

18-19 mars
Retraite pour les confirmands (garçons)

23-25 mars
Maristes en éducation : session de La Neylière sur le thème : *Vocation humaine et orientation*

30 mars
Journée Témoignage chrétien pour le collège

8-11 avril
Pélerinage des 5e à Lourdes

6 mai
Première communion du primaire

7 mai
Baptême pour des élèves de primaire et collège

10 mai
Récollection pour les confirmands

12-14 mai
Retraite et célébration de la Profession de foi pour les 3e

13 mai
Cérémonie de confirmation à Notre-Dame de l'Annonciation à Vaise

24-27 mai
Pélerinage des 3e à Turin

29 mai-3 juin
Pèlerinage à Lourdes au service des malades pour les élèves de seconde

22-23 juin
Chantier de service en ECE1 à Hautecombe et aux Pothières

Conférences, interventions, réunions

12 janvier
Réunion admission post-bac pour les parents des élèves de terminale

13 janvier
Réunion d'information sur l'orientation en fin de seconde

13 mars
Conférence :
Le développement personnel

13 avril
Témoignage et débat pour les étudiants de MADE iN :
La dépression, un fléau sociétal

Echanges internationaux

Allemagne

avec Berlin

28 mars-7 avril : accueil des lycéens allemands

avec Bochum
19-28 mars : séjour des germanistes de 5e en Allemagne ; accueil des correspondants allemands du 7 au 16 juin

avec Werne
7-17 février : accueil des Allemands ; séjour des collégiens français en Allemagne du 7 au 17 mars

Angleterre/Irlande

avec Dublin
(Terenure College)
18 février-1er mars : séjour des lycéens français ; accueil des Irlandais du 22 avril au 6 mai

avec Londres
(Twyford School)
20-27 mars : séjour des collégiens de 3e ; accueil des Anglais du 29 mai au 4 juin

Australie

avec Brisbane
Séjour des lycéens français de 2de-1ère en juillet ; accueil des correspondants australiens à l'automne prochain

Espagne

avec Madrid
12-26 mai : accueil des Espagnols ; départ des collégiens de 3e du 26 mai au 6 juin

Etats-Unis

avec Atlanta
12-29 avril : départ des lycéens de 2de-1ère ; séjour des Américains à Lyon du 4 au 23 juin

avec Indianapolis
12-29 avril : départ des lycéens ; accueil des Américains en juin.

Etablissement

18 janvier
Conseil de maison : Acquérir des connaissances aujourd'hui : enjeux et difficultés

27-28 janvier
Soirées des talents au profit de Madagascar et Kinshasa

28 janvier
Matinée portes ouvertes pour l'entrée en seconde

4 février
Journée portes ouvertes des classes supérieures et du collège. A MADE iN, *« Nouveaux Mondes »*, événement nocturne, artistique et festif en partenariat avec l'ENSATT

15 mars
Conseil de maison : *Unité de la maison*

25 mars
Forum des métiers pour les élèves de 1ère

31 mars - 1er avril
Salon gastronomique de MADE iN MURCIA, organisé par les étudiants de BTS CI avec Teddy Tordoir

10 mai
Conseil de maison : *Place des parents dans l'établissemnt*

20 mai
Fête de l'établissement

26 juin
Cérémonie de départs à la retraite

Sorties, visites, voyages

21-24 mars
Voyage à Venise des 1ères L - ES avec B.Cazeaux et Ph. Fortin

3-7 avril
Voyage des germanistes de 6e à Freiburg avec S. Dubost-Gaulot

11 avril
Visite des étudiants en MANAA (Mise à Niveau Arts Appliqués) de MADE iN à la 10e Biennale internationale du Design à Saint-Etienne

29 mai-1er juin
Voyage à Cracovie des élèves de 1ère ES[1]

Ciné-club, théâtre

Pour les élèves des classes supérieures, professeurs, parents, anciens et amis

5 janvier
Eyes Wide Shut
de Stanley Kubrick

16 février
A la recherche de Vivian Maier de John Maloof et Charlie Siskel

16 mars
Blow Out
de Brian De Palma

Pour les élèves de première et terminale

13-17 février
To be or not to be
d'Ernst Lubitsch

9-17 mai
Valse avec Bachir
de Ari Folman

Pour les élèves de seconde

3-4-7 avril
To be or not to be
d'Ernst Lubitsch

Pour les élèves de 4e

10-11 avril
Une femme disparaît
d'Alfred Hitchcock

—

Spectacles
de l'option théâtre

18-19 mai
Terminales :
Mademoiselle Julie
d'*A*. Strindberg

1er-2 juin
Premières :
On ne badine pas avec l'amour
d'A. de Musset

7-8 juin
Secondes :
Le bourgeois gentilhomme
de Molière

Chorale, concerts

8 janvier
Concert à l'auditorium

14-15 janvier
La *Messe solennelle*
de César Franck
par l'ensemble Elevatio

16 avril
Animation de la messe
de Pâques

16-21 avril
Tournée en Savoie du Chœur
de jeunes et de l'ensemble
Elevatio ; au programme :
Bach, Franck, Mozart
et Thompson

21 mai
Concert marial

5-6 juin
Concert autour des grandes
cantates de Bach

8 juillet
Concert à la Primatiale

Activités sportives

2 avril

Participation des Lions, Lionnes et Lionceaux de Sainte-Marie à la 10e édition du Lyon Urban Trail :
Mme Marlin, 1ère place en Vétéran 2 sur 14 km et à A. Chatagnon, 3e place en Minime sur 8 km

AS Gymnastique

11 élèves de 4e et 3e ont obtenu leur diplôme de jeune officiel au niveau régional
45 élèves de collège et lycée ont participé à la compétition départementale, 22 ont été qualifiés au niveau régional et 10 au niveau national

AS Athlétisme

Alice Chavaren (MF), 2de 8 :
2e au saut en longueur et qualifiée pour le national
1ère sur 100 m. en 13'' 87,
3e sur 50 m. en 7''31

Jean d'Abzac (MG), 4e 3 :
1er sur 3000 m. en 10'42''73

AS Danse

Réprésentations
les 23 mai et 15 juin

AS Escalade

20 élèves qualifiés au championnat de France à Chamonix
Wilfried Moreau, 2de 7
et Clément Raclet, 3e 4
juges nationaux

1ères Aleth Bousquet, 1ère S5
Anna Réquin, 1ère S1

A.P.E. - Association familiale

16 juin
Réunion des parents correspondants du collège

Animation spirituelle

10 février
Ecole des parents, soirée Saint-Valentin

14 février
Commission pastorale

7 mars
Accompagnement de personnes aveugles pour les élèves de 4e

14 mars
Réunion du groupe « Maristes en éducation »

14-24 mars
Service à la maison de retraite de La Verpillière pour les 4e

17 mars
Ecole des parents…et des enfants, autour du thème : *La joie de la réconciliation en famille*

23-25 mars
Maristes en éducation : session de La Neylière sur le thème : *Vocation et orientation*

8-11 avril
Accompagnement de personnes aveugles pour les 4e

13-14 avril
Célébrations des jeudi et vendredi saints

15 avril
Baptême d'élèves du primaire et du collège

5 mai
Cross solidarité des 6e pour les enfants de Madagascar

5-16 mai
Service à la maison de retraite de La Verpillière pour les 4e

8 mai
Sortie du groupe « Maristes en éducation » : visites des églises Saint-Nizier et Saint-Bonaventure à Lyon

14 mai
Première communion des élèves de primaire

17-18 mai
Retraite de profession de foi pour les 5e

19 mai
Accompagnement de personnes aveugles pour les 4e

21 mai
Profession de foi des élèves de 5e

29 mai-2 juin
Pèlerinage à Lourdes pour les élèves de seconde

2 juin
Service à la maison de retraite de La Verpillière pour les 4e

10 juin
Première communion des collégiens et lycéens

18 juin
Célébration de la Confirmation

20 juin
Sortie « catéchèse et culture » à Lyon pour les classes de CM2

23 juin
Sortie « catéchèse et culture » à Vienne pour les classes de CM1

26 juin
Sortie « catéchèse et culture » à Fourvière pour les classes de CE2

27 juin
Fête de la foi pour les classes de maternelle et primaire

13-31 juillet
Séjour de solidarité des lycéens à Madagascar avec H. Carion et M.-L. Bernard

Conférences, interventions, réunions

26 janvier
Soirée ingénieur : présentation de différents métiers pour les élèves de terminale

17 février
En terminale, conférence sur l'UNICEF, intervention de la SNCF sur les dangers des trains

6 mars
Intervention en 6e et 5e de la BPDJ sur le thème : *Sensibilisation à l'utilisation des réseaux sociaux*

8 mars
Intervention de la Brigade de prévention routière dans le cadre de la préparation à l'ASSR2 pour les classes de 3e

13 mars
Intervention de la BPDJ sur le thème : *Drogues et dépendances* pour les classes de 3e

13-16 mars
Intervention du CLER auprès des élèves de 4e sur le thème : *Vie affective et sexuelle*

22 mars
« Cycloshow et mission XY » pour les 6e - 5e et leurs parents dans le cadre de l'éducation affective et sexuelle

16 et 23 mars
Ateliers « CV et lettre de motivation » avec M. Senhaji pour aider les élèves de terminale dans la saisie des vœux APB

30 mars
Atelier « Préparation aux entretiens » pour les élèves de terminale

15 mai
Présentation de la classe de 5e pour les parents de 6e

10 mars
Réunion d'information sur les orientations en fin de seconde

12 mai
Histoire de l'art

29 mai
Présentation de la classe de 6e

Echanges internationaux

Angleterre

16-21 février
Séjour à Londres pour les élèves de 4e 5

26 avril - 2 mai
Séjour à Londres pour les élèves de seconde européenne et à Eltham pour les élèves de 3e

Espagne

26 avril - 3 mai
Séjour des lycéens à Grenade. Accueil des Espagnols du 7 au 14 juin.

22 - 29 mai
Séjour des collégiens français à Salamanque

Etats-Unis

11 - 30 avril
Séjour des lycéens français à Portland ; accueil des Américains à La Verpillière du 10 au 27 mars

13 - 30 avril
Séjour des lycéens français à Chicago ; accueil des Américains du 9 au 17 mars

Etablissement

5 décembre

Rencontre des 2de 1, 2de 5 et des élèves de la spécialité mathématiques de TS 1 et TS 2 avec J.-B. Aubin, enseignant-chercheur à l'INSA et directeur de la Maison des Mathématiques et de l'Informatique à Lyon

14 janvier
Repas philo : *Inconscient et désir*

18 janvier
Conseil de maison : *Acquérir des connaissances aujourd'hui : enjeux et difficultés*

5 février
Journée portes ouvertes

16 février
Soirée ingénieurs pour les élèves de 1e S et TS

15 mars
Conseil de maison : *Unité de la maison*

14-16 mars
Semaine des Mathématiques : interventions de V. Borelli, chercheur, B. Roux, ancien élève, et de C. Mercat, directeur de l'IREM en 4e 5 et plusieurs classes de lycée

17 mars
Réunion pédagogique : autorité et sanction, notation et bienveillance, promotion de la lecture, oraux et EPI de 3e

20-25 mars
Semaine de la presse et des médias

28 mars
Participation aux « Olympiades de mathématiques » de 23 élèves sélectionnés par les professeurs

29 mars
Epreuve orale des TPE pour les élèves de 1ère

29 mars- 2 avril
Accueil des élèves allemands, espagnols et polonais du projet Erasmus « Alimentation et santé »

30 mars
Carnet de poilu, spectacle théâtral pour les classes de 3e

31 mars
Soirée portes ouvertes pour le collège. Repas philo : *Inconscient et vérité*

7 avril
Soirée des talents musicaux

10 mai
Conseil de maison : *Place des parents dans l'établissement*

10 juin
Fête de l'établissement

29 juin
Cérémonie de départs à la retraite

30 juin
Bourse aux livres du primaire

Sorties, visites, voyages

11-16 janvier
Dans le cadre du projet Erasmus voyage des T ES et T L à Mönchengladbach (Allemagne) avec A. Schooling, B. Applagnat, I.Tsikas. Accueil des correspondants étrangers à La Verpillière du 29 mars au 2 avril

19- 22 janvier
Voyage à Rome des 5e 1, 5e 2, 5e 3 et 5e 5 avec A. Dessaigne, A. Doeble, S. Falquero et E. Gras

27 janvier
Roméo et Juliette, spectacle de ballet d'Anton Prejlocaj à la Maison de la Danse pour les élèves de seconde du groupe « Arts du spectacle vivant » avec E. Boivin

25 -29 janvier
Voyage à Rome des 5e 6 et 5e 7 avec C. Defrance, C. Garrigue et M. Hitsch

18 février
Dans le cadre de l'Histoire de l'Art, visite pour élèves et parents du musée des Beaux-Arts, des Confluences et du Vieux-Lyon avec J.-L. Gauchon et V. Ménuel

27 février- 3 mars
Voyage en Grèce des hellénistes de 3e avec ceux de La Solitude

22-24 mars
Voyage des élèves de 1ère ES à Freiburg avec F. Pernelle, X. Lafay et M. Lanoiselée

24-26 mars
Voyage à Paris des 1e L et TL : visite de l'opéra Garnier, *De Rembrandt à Rothko* au musée Jacquemart-André et *La Cantatrice chauve* au théâtre de la Huchette, avec P. Berthelot, R. Garrigue, D. Percevaux et N. Pic

29 mars - 1er avril
Voyage des germanistes de 5e 4 en Forêt-Noire avec H. Gemper, C. Wagner et K. Aubert

2-9 mai
Visite à Lyon du musée de la Résistance et de la Déportation pour les classes de 3e

4 mai
Sortie de la grande section de maternelle à Lyon : musée d'Art contemporain et parc de la Tête d'Or

Ciné-club, théâtre

19 janvier
La tragédie du roi Christophe d'Aimé Césaire au TNP pour les secondes du groupe d'enseignement d'exploration « Arts du spectacle vivant » avec E. Boivin

21 janvier
La très excellente et lamentable histoire de Roméo et Juliette d'après W. Shakespeare au TNP pour les secondes du groupe « Arts du spectacle vivant » et les élèves de 1ère S3

27 mars
Roméo et Juliette de W. Shakespeare
Projection du spectacle créé et joué à la Comédie Française pour les secondes du groupe « Arts du spectacle vivant » et les élèves de 1ère

12 avril
L'Avaleur de Robin Renucci au TNP pour les élèves de 1ère S1

Chorale, concerts

18 mars
Passion selon saint Jean de J.-S. Bach à la basilique de Fourvière avec, entre autres, le concours des Chœurs maristes de La Verpillière

9 juin
Concert de fin d'année des classes chorale primaire et collège

Activités sportives

8 février
Championnat régional individuel de badminton, au gymnase du collège. Résultats : 1 titre, 8 podiums, 10 élèves qualifiés pour le championnat de France : B. Drevet, A. Simon, M. Drevet, B. Peronnet, E. Gillet, C.A. Birkel, F. Barnouin, L. Groléaz, G. Barnouin, E. Birkel

28 - 29 mars
Participation au Championnat national de badminton

L'équipe Minimes Elite

30 mars
Les minimes filles de l'AS Trisports championnes du Rhône

2 - 5 mai
Championnat de France Trisport : équipe féminine championne de France, équipe masculine médaille de bronze

8 - 12 - 16 juin
Courses d'orientation au Sappey-en-Chartreuse pour les classes de 5e

6 - 9 juin
Spectacles du groupe d'acrodanse de l'AS pour les élèves de 6e et de 5e

7 juin
Rencontres sportives des terminales de Lyon et La Verpillière

Naissances

Liam, fils d'Aurore Yamagaga Montoya, professeur à MADE iN, le 3 novembre

Denis, fils de Léon Véchar, éducateur en 4e à La Solitude, le 17 janvier

Vinciane, fille de Jean-Patrice et Clotilde Arduin, anciens professeurs de philosophie et de lettres à Saint-Paul, le 28 janvier

Augustin, fils de Gwendoline de Viviès, professeur à MADE iN, le 29 janvier

Karol, fils de Guénola Santus, professeur de mathématiques à La Verpillière, le 16 février

Vie religieuse

Engagements à vie dans la Communauté du Chemin Neuf de Laure-Elise Billioud, Olivier de Gersigny et Doudou N'Duelo

Ordinations d'Olivier de Gersigny et de Doudou N'Duelo par Mgr Teissier, archevêque émérite d'Alger, le 24 juin, à l'abbaye de Notre-Dame des Dombes

Départs

Lyon

Paul-Emmanuel Roy, professeur de mathématiques, entré en 1987

Michèle Hanotte, professeur des écoles, entrée en 2000

Colette Sevelinge, professeur d'allemand, entrée en 2009

Bernard Prady, professeur d'économie-gestion à MADE iN, entré en 2017

La Verpillière

Brigitte Neyrand, professeur de science physique, entrée en 1978

Michel Lanoiselée, professeur d'EPS, entré en 1979

Jean-Paul Pointet, professeur d'histoire-géographie, entré en 1979

Daniel Vidal, gardien du site, entré en 1996

Nicolas Varlet, éducateur en terminale à La Verpillière depuis sept ans a quitté le collège le 6 mars pour un poste à la Direction diocésaine de l'enseignement catholique de l'Isère

Hélène Carion, préfet de terminale, puis de 6e - 5e prend la direction du lycée marianiste d'Antony

Teddy Tordoir, ancien préfet de seconde, professeur à Saint-Paul et à MADE iN, prend la direction d'un collège à Vitré

Décès

Nous participons à la douleur de

Jane Fournel qui a perdu son mari Antoine, professeur de philosophie et premier directeur du site de La Verpillière en 1976 et 1977, le 1er décembre 2016

Madeleine Koffi, du personnel de service à Saint-Paul, qui a perdu sa mère, le 8 décembre

Elianette d'Almeida, du personnel de service à Saint-Paul, qui a perdu son frère, le 11 décembre

Jean-Marie Torra, professeur d'espagnol à Saint-Paul, qui a perdu son frère, le 14 décembre

Claire Triviaux, éducatrice en classes préparatoires à Saint-Paul, qui a perdu son père, le 21 décembre

Anne Gorlier, professeur de mathématiques à Saint-Paul, qui a perdu sa mère, le 1er janvier

Antoinette Paret, laborantine à La Verpillière, qui a perdu son père, le 4 janvier

La famille de Cyrille Laforêt, professeur d'allemand à La Solitude, décédé le 15 janvier

La famille de Yann Puthod, ancien élève de La Verpillière, décédé à l'âge de 21 ans, le 20 mars

Jean-Pierre Laleuf, professeur
de mathématiques à
La Solitude, qui a perdu
son père, le 2 avril

Sylvie Carrara, professeur de
mathématiques à La Solitude,
et de Jacques Philippe, ancien
préfet, ancien professeur
d'histoire-géographie à Lyon
et La Verpillière, qui ont
perdu leur frère Gérard,
le 20 avril

La famille de Robert Fayolle
ancien préfet de seconde, puis
du primaire, de 1975 à sa
retraite en 1996,
décédé le 6 mai

Jeanne Benzal-Mazui TS², *Fleur Loup-Garou*

PERSPECTIVES

POUR MADE iN SAINTE-MARIE LYON ET POUR SES ÉTUDIANTS

Sur un marché de l'enseignement supérieur divisé entre les universités et les écoles privées, Sainte-Marie Lyon se distingue depuis 9 ans en positionnant MADE iN à mi-chemin entre le parcours universitaire et ceux des grandes écoles. En délivrant en plus des diplômes nationaux de BTS (Gestion, Commerce international, Design) des diplômes universitaires grâce à ses partenaires français et étrangers reconnus - l'IAE de Lyon 3, Coventry University (UK) et UQAT (Quebec) - l'établissement propose des formations dans les domaines du Management, de l'entrepreneuriat et des Arts et Design.

L'OBTENTION DE CES DIPLÔMES
ouvrent les portes

- Des universités en France comme à l'étranger (sous réserve d'obtenir les notes suffisantes)
- De la majorité des écoles de commerce :
  - soit dans le parcours Grandes Ecoles (selon leurs conditions d'admissibilité au concours)
  - soit dans les Masters spécialisés de ces mêmes écoles.
- Des écoles d'art et de nombreuses autres institutions.

Depuis le lancement de ces formations, le panorama français de l'enseignement supérieur et particulièrement des écoles de commerce a beaucoup évolué avec une concurrence accrue...

LES CONDITIONS D'ADMISSIBILITÉ
ont ainsi évolué pour deux raisons principales :

- Un renforcement des contraintes imposées par le ministère de l'éducation,

- Un changement important dans les modèles économiques de ces écoles qui ont considérablement augmenté leurs effectifs, notamment au travers de masters spécialisés.

En complément de la reconnaissance de nos diplômes par les universités partenaires et leur ministère et afin de faire face à ces changements indépendants de MADE iN, Sainte-Marie Lyon a donc pris la décision depuis septembre dernier de s'engager vers :

- La reconnaissance par l'Etat de MADE iN Sainte-Marie Lyon en tant qu'établissement d'enseignement supérieur
- L'obtention du Visa français pour les formations non visées.

Ces deux éléments permettront à terme de répondre aux enjeux d'admissibilités aux parcours Grande Ecole de certaines écoles supérieures de commerce.
Cette démarche va amener l'établissement à intégrer un pôle de recherche qui était auparavant délocalisé dans nos universités partenaires. Nous avançons sur ces différents axes en gardant pour priorité de maintenir la qualité de l'accompagnement des jeunes et la maîtrise des frais de scolarité.

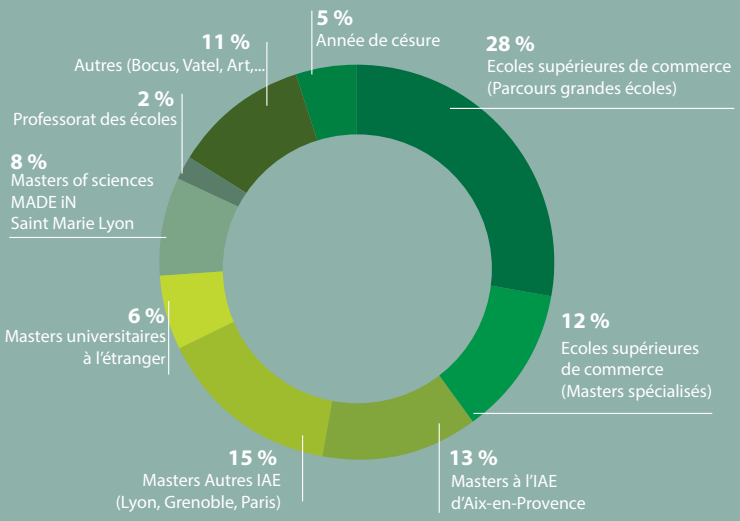
Nous ne sommes pas à ce jour en mesure de nous engager sur les délais d'obtention mais sommes confiants, sachant que ce pôle d'enseignement supérieur (hors prépa) de Sainte-Marie Lyon s'appuie sur :

- La qualité de nos universités partenaires avec lesquelles nous avons développé les programmes en tenant compte de leurs normes qualités,
- La qualité et l'engagement de notre équipe pédagogique qui accompagne les étudiants tant dans la dimension académique que dans le projet professionnel et personnel de chacun,
- Les entrepreneurs et dirigeants d'entreprise qui sont au cœur de MADE iN pour nous faire avancer et rester au plus près des attentes de ceux qui recruteront nos étudiants demain.
- Les anciens étudiants qui nous ont fait confiance et qui sont nos meilleurs ambassadeurs.

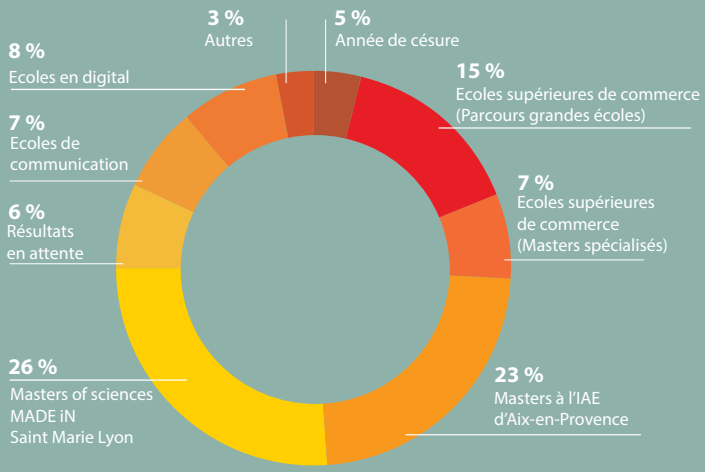
LES RÉSULTATS DE NOS ÉTUDIANTS SONT PRÉSENTÉS CI-APRES PAR FORMATION :

POURSUITE D'ÉTUDES APRÈS

LE BACHELOR EUROPÉEN MANAGEMENT ET DÉVELOPPEMENT (3 DERNIÈRES PROMOTIONS)

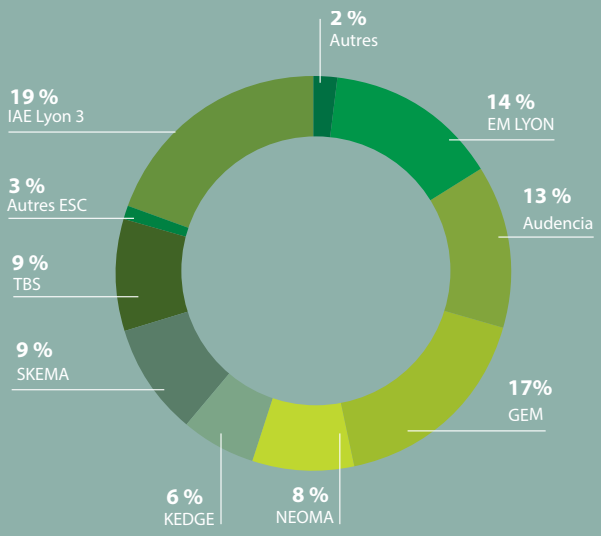


LE BACHELOR MANAGEMENT ET INNOVATION (2 DERNIÈRES PROMOTIONS)

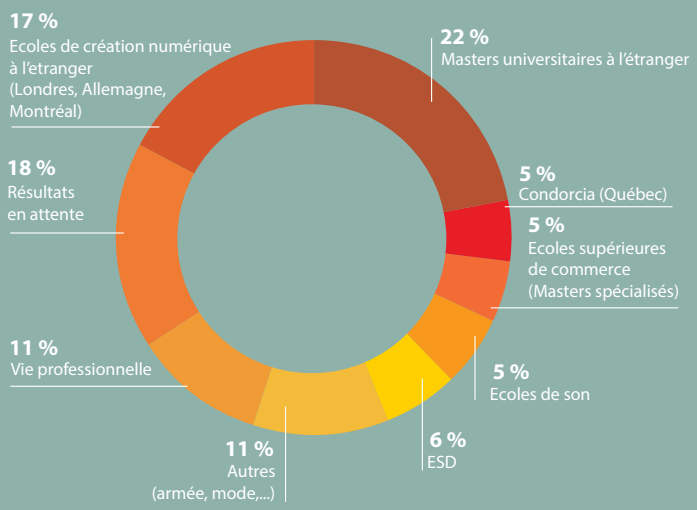


POURSUITE D'ÉTUDES APRÈS

LA LICENCE SCIENCES DE GESTION (3 DERNIÈRES PROMOTIONS)

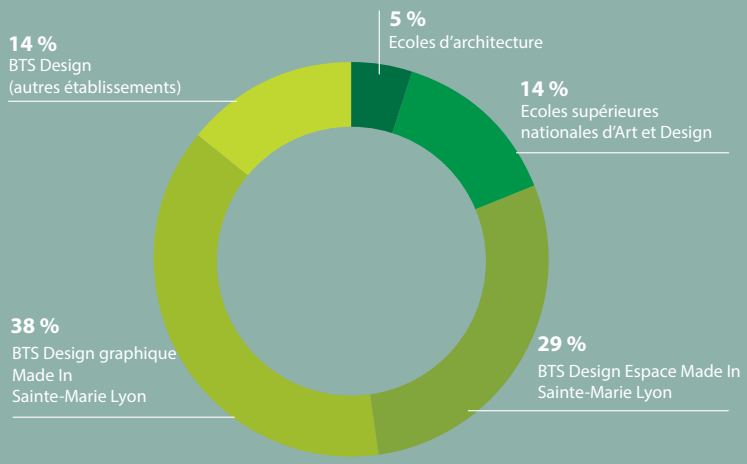


LE BACHELOR COMMUNICATION ET CRÉATION NUMÉRIQUE (PREMIÈRE PROMOTION EN COURS - RÉSULTATS PROVISOIRES)

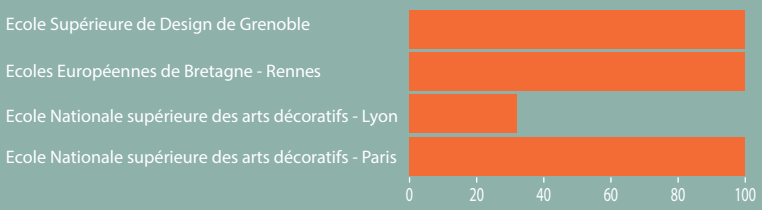


POURSUITE D'ÉTUDES APRÈS

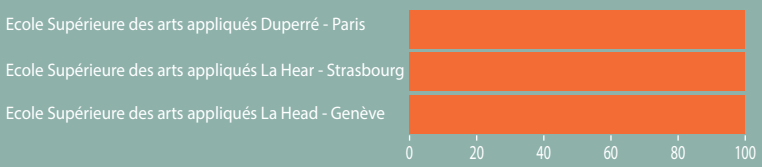
MISE À NIVEAU EN ARTS APPLIQUÉS (PREMIÈRE PROMOTION EN COURS - RÉSULTATS PROVISOIRES)



PRÉPA ART PREMIÈRE PROMOTION – ADMISSIONS EN % D'ADMIS



ADMISSIBILITÉS EN % D'ADMISSIBLES (RÉSULTATS D'ADMISSION EN ATTENTE)

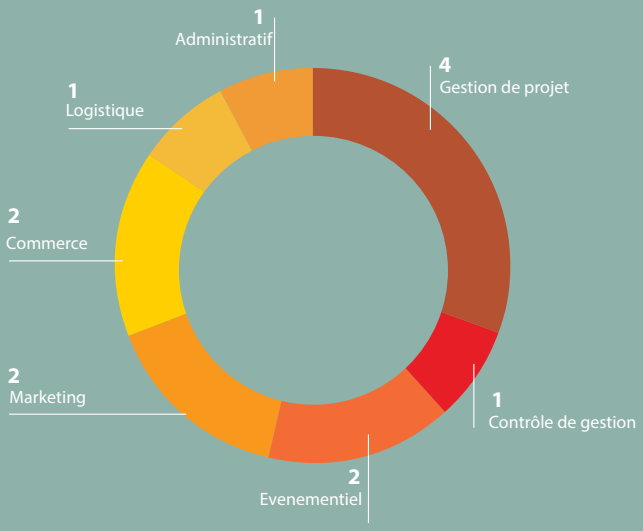


L'INSERTION PROFESSIONNELLE DE NOTRE PREMIÈRE PROMOTION DU MASTER MANAGER ET ENTREPRENDRE À MADE iN SAINTE-MARIE LYON

La première promotion a été diplômée en septembre 2016.

Sur les 14 étudiants, 13 sont en emploi qualifié 6 mois après la sortie de leurs études ; 8 en CDI et 5 en CDD.

Les emplois occupés sont dans le domaines suivants :



Quelques entreprises où nos diplômés travaillent :
Decathlon, Safran, Sport dans la ville, Inseec, LCDC, Century 21, C & Coo, ...

Crédit photos :

Travaux de La Verpillière :
Cactus, Cécile-Marie Caillet TL
Fleur Loup-Garou, Jeanne Benzal-Mazui TS²
Lys, Christelle Guillen-Gap TSTMG
Oiseaux, classes de 6e
Rhinoceros, 4e 7
photos Françoise Delorme : pages 10, 46, 64-65, 84, 105, 112
Valérie Delorme : page 100
Aline Doeblé : pages 72-73
Philippe Fortin : page 92
Jean-Luc Gauchon : page 98
Mathieu Jenny : pages 80, 81
Romain Joubert : page 94
Léonore : page 77
Laura Milon : page 71
David Venet : pages 82-83, 101

Ste ma rie

2e TRIMESTRE 2017
SAINTE-MARIE LYON
4 MONTÉE SAINT-BARTHÉLEMY
69005 LYON
TÉL. 04 78 28 38 34
www.sainte-marie-lyon.fr

DIRECTEUR DE PUBLICATION
Michel Lavialle

CONCEPTION fa.rémila